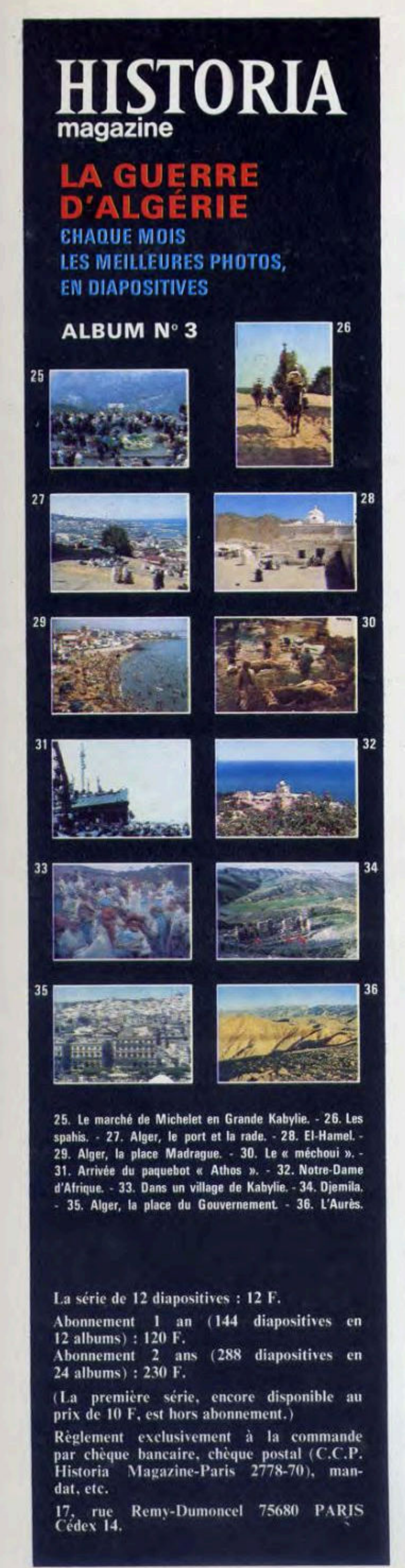


HISTORIA magazine (62)

Hebdomadaire paraissant le lundi - n° 271 - France 3 F
Belgique 30 FB/Suisse 3 FS - UNE PUBLICATION TALLANDIER

LA GUERRE D'ALGÉRIE

ALGÉRIE : LES UNITÉS TERRITORIALES



Couverture : Photo Manaut-Esquieule



DE GAULLE, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE ET DE LA COMMUNAUTÉ

Jean FONTUGNE

SEPT mois à peine après son investiture, le général de Gaulle a totalement renversé à son profit la situation politique, en métropole comme en Algérie. Il sera, d'autre part, élu président de la République et de la Communauté en décembre 1958.

L'approbation massive par la majorité des électeurs, en France comme dans les colonies, de la politique suivie de juin à décembre 1958 par le nouveau président du Conseil lui a permis, en fin d'année, de promulguer, par ordonnances, une avalanche de nouvelles lois sociales. Mais les décisions prises (en particulier, la dévaluation du franc) seront lourdes pour les classes moyennes et populaires. Pourtant, peu de Français réagiront. Le pouvoir stable et fort que, finalement, ils souhaitaient est maintenant en place. Contre le régime présidentiel instauré, les partis de l'opposition et les syndicats ne mèneront aucune action sérieuse.

De Gaulle, sûr de son autorité, en profitera pour éliminer en Algérie, les uns après les autres, les organisateurs civils et militaires du 13 Mai. Plusieurs seront appelés en métropole pour se voir confier de nouveaux postes... souvent honorifiques.

La situation militaire s'est d'ailleurs singulièrement améliorée et les seuls vrais succès du G.P.R.A. seront politiques. Il les trouvera, en particulier, aux Nations unies auprès du groupe afro-asiatique.

Sur le terrain, en effet, l'Armée de libération nationale est désemparée. Le conflit entre les responsables politiques siégeant au Caire ou à Tunis et les chefs militaires de l'intérieur est devenu aigu. Et, dans de nombreuses wilayas, s'y sont ajoutées des purges sanglantes qui ont affaibli le commandement.

Le général Challe, qui succédera au général Salan, trouvera une Algérie où l'initiative est passée à l'armée : des unités entraînées au combat interarmes se battent maintenant le plus souvent avec foi et enthousiasme pour remplir leur mission de pacification.

La directive n° 1 du nouveau commandant des forces françaises en Algérie sera donc axée sur des opérations de nettoyage menées par les commandos de chasse et sur l'emploi massif des réserves générales, d'abord en Oranie, puis dans l'Algérois et le Constantinois.

A ces mesures, la riposte de l'A.L.N. sera faible et essentiellement constituée par des actions terroristes, qui, au cours des semaines suivantes, seront en augmentation sensible.

J.F.

Sommaire n° 62 - Historia magazine n° 271



Rizzo/Paris-Match

Raoul Salan dans les rizières indochinoises. Lorsqu'il quittera l'Indochine, le 23 mai 1953, le gouverneur du Nord-Vietnam dira qu'il a laissé sur cette terre d'Asie « le meilleur de lui-même, tout son génie et tout son cœur ».

LA SITUATION AU DÉPART DE SALAN

ALGER, 24 décembre 1958. Salan s'en va. Le proconsulat s'achève sur une note de tristesse. En apparence, l'honneur est sauf. Salan, qui cumulait depuis juin les fonctions de délégué général et de commandant en chef, est « appelé à de hautes destinées ». A l'égard de son « féal », de Gaulle n'a pas lésiné. Médaille militaire, nomination aux hautes fonctions d'inspecteur général de la défense..., poste à créer. En fait, Salan devra se contenter du


Mangeot/Paris-Match

seul point positif enreg

◄ **Sur le *Pasteur,* des soldats rapatriés d'Indochine ont franchi le canal de Suez et voguent maintenant vers la France. Beaucoup repartiront pour l'Algérie où ils apporteront l'expérience de la guerre révolutionnaire.**

poste de gouverneur militaire de Paris, une sinécure dorée. Certains ne pourront s'empêcher de faire un rapprochement avec l'élimination de Giraud...

Quelle que soit la valeur de ces rapprochements historiques, la tâche accomplie n'en est pas moins considérable. En deux ans de commandement, le plus long que l'on ait enregistré en Algérie, Salan a bien travaillé et il peut s'estimer satisfait. Si l'Algérie de décembre 1958 n'est plus celle de décembre 1956, c'est en grande partie son œuvre. Mais pour comprendre l'étendue de l'œuvre réalisée, il suffit de rappeler brièvement la situation trouvée deux ans plus tôt.

Le moins qu'on puisse dire est qu'elle n'est pas spécialement brillante. A la fin de 1956, après avoir progressé d'est en ouest par l'Atlas saharien et l'Atlas tellien, la rébellion recouvre pratiquement toute l'Algérie. L'A.L.N. aligne alors près de 20 000 réguliers disposant au moins de 60 % d'armes de guerre et de 20 000 à 30 000 supplétifs. Les frontières, longues de 1 200 kilomètres, constituent de véritables « passoires » et le trafic d'armes s'effectue au rythme de 1 000 à 15 000 par mois. A part quelques grandes opérations réussies, les embuscades meurtrières se répètent inlassablement et l'armement collectif saisi par les rebelles dépasse largement celui qui a pu être récupéré. Au cours de l'année 1956, 107 fusils mitrailleurs ont été perdus par les forces du maintien de l'ordre qui n'en ont saisi que 37...

Le sacro-saint quadrillage

Dans la plupart des régions d'Algérie, la rébellion développe l'implantation de son organisation politico-administrative et crée de véritables « républiques F.L.N. ». Dans l'ensemble, la population, impressionnée par l'échec de Suez, l'indépendance accordée aux anciens protectorats, l'impuissance relative des forces de l'ordre, se rallie à la rébellion ou, au mieux, se réfugie dans une neutralité hostile. On peut redouter une insurrection massive.

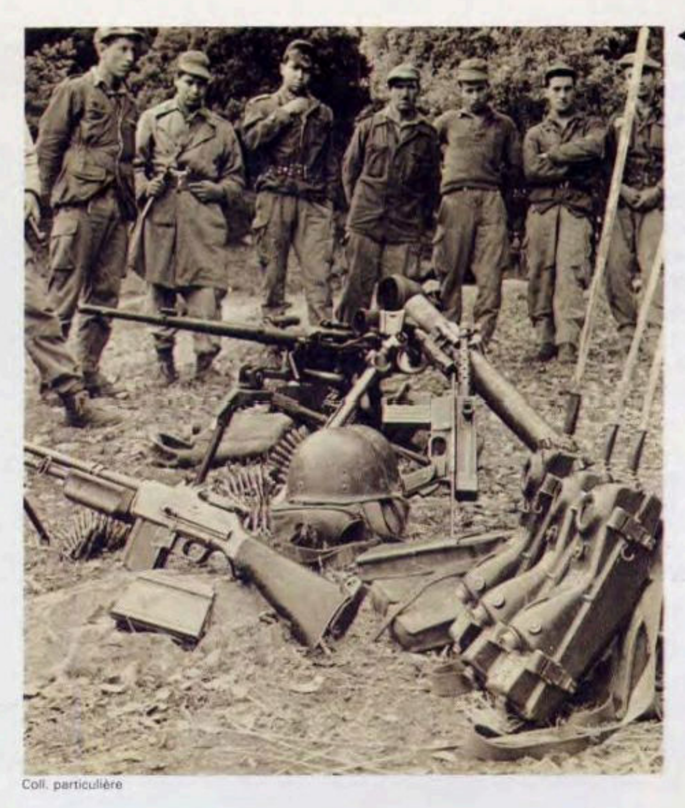
Malgré une augmentation considérable des effectifs avec le rappel des disponibles, l'envoi du contingent, l'armée ne réussit pas encore à s'adapter à la lutte contre la rébellion. L'outil paraît lourd, peu maniable. Le quadrillage stérilise les effectifs considérables et l'af-

Algérie. Pertes en hommes ët en matériel

1957	Amis		Rebelles		Mitrailleuses		Mortiers et L.R.A.C.		F. M.		Total arm. collectif		P. M.		Fusils de guerre		Fusils de chasse		P. A. ou revolvers		Tot. gén. armes indiv.	
	Tués	Bless. Disp.	Tués	Pris.	P.A.	P.R.	P.A.	P.R.	P.A.	P.R.	P.A.	P.R.	P.A.	P.R.	P.A.	P.R.	P.A.	P.R.	P.A.	P.R.	P.A.	P.R.
Janvier	214	695	2 041	264	4	5	1	- 1	6	6	11	12	47	67	95	414		1 274		509	142	2 264
Février	203	685	2 727	278	3	5			3	6	6	11	36	101	64	382		1 314		881	100	2 678
Mars	147	590	2 763	508	2	3			4	4	6	7	19	87	51	421		1 362		885	70	2 755
Avril	305	1 046	2 622	504		8		2	13	1	13	11	57	87	134	459		1 159		695	191	2 400
Mai	285	908	3 007	679	6	3		2	9	11	15	16	50	116	145	669		535		827	195	3 147
Juin	309	978	2 590	591	6	5		1	7	6	13	12	60	114	95	559		926		549	155	2 148
Juillet	227	837	2 605	562		6		1	3	8	3	15	45	64	68	427		900		467	113	1 858
Août	262	850	3 348	459		2		6	8	13	8	21	69	94	74	530		867		581	143	2 072
Septembre	206	749	2 850	410	1	3		2	2	14	3	19	39	75	65	414		753		469	104	1 711
Octobre	171	650	2 504	662	1	1	1		7	12	9	13	37	78	128	408		822		502	165	1 810
Novembre	160	540	2 389	600	2	7	1	6	3	14	6	27	19	81	81	345		792		445	100	1 663
Décembre	163	640	2 642	503		19		4	2	13	2	36	16	110	44	490		781		514	60	1 895
TOTAL	2 652	9 168	2 088	6 020	25	67	3	25	67	108	95	200	494	1 074	1 044	5 518		11 485		7 324	1 538	26 401

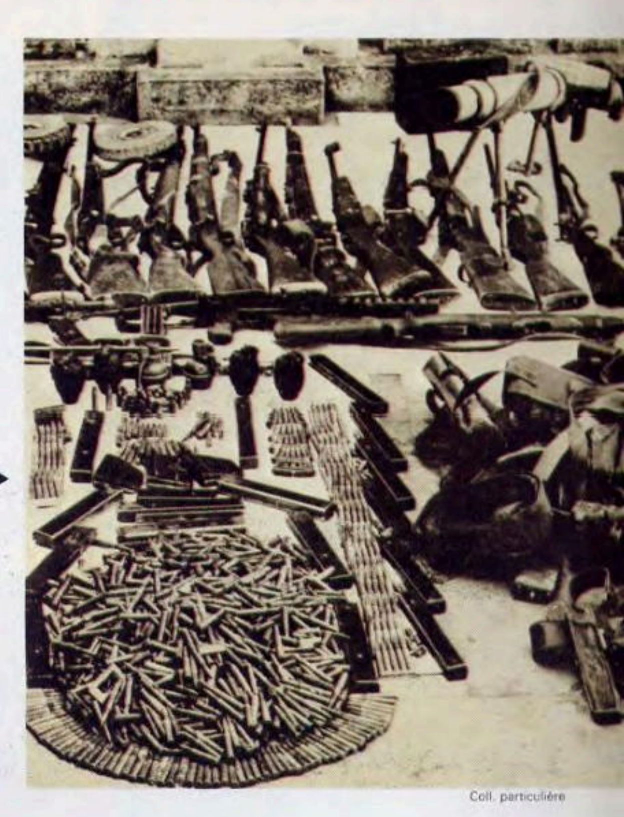
Tableau comparatif des pertes des forces de l'ordre et des pertes rebelles en 1957. En 1956, les pertes françaises s'étaient élevées à 2 204 tués et 7 599 blessés et disparus.

...tré : la réédition d'un nouveau Dien Bien Phu paraît impossible



Coll. particulière

◀ Des soldats de l'A.L.N. posent devant un tas d'armes prises aux troupes françaises. Les forces adverses, en 1956, comptent près de 20 000 réguliers, disposant de 12 500 armes de guerre individuelles et de 300 armes collectives.



Armes prises aux ▶ « fells ». Beau butin. Partout cependant, l'armement dont ils se sont emparés est largement supérieur à celui qu'ont saisi les Français. Tous les rapports officiels soulignent les progrès considérables réalisés par le F.L.N.

Coll. particulière

faire de Suez, avant la « bataille d'Alger », immobilise le gros des réserves générales. Les exécutants apparaissent encore déconcertés par l'hostilité de la population. Les méthodes traditionnelles, pourtant éprouvées, font faillite. Enfin, le terrain constitue encore une surprise. Malgré un climat réputé méditerranéen, il faut lutter contre les éléments, pluies diluviennes du printemps et de l'automne, chutes de neige abondantes. Dans l'Aurès, en Kabylie, les alpins, chaussés de leurs bottes et revêtus de tenues blanches, ne se trouvent nullement dépaysés. Finalement, le seul point positif enregistré est que la réédition d'un Dien Bien Phu paraît impossible.

En tout cas, dès son arrivée à Alger, en décembre 1956, Salan prend le problème à bras-le-corps. Indépendamment de la lutte contre le terrorisme, marquée surtout par la « bataille d'Alger », qui va durer pratiquement jusqu'en septembre 1957, le nouveau commandant en chef entend mener la lutte dans deux directions essentielles. D'abord, démanteler les bastions rebelles, reprendre en main la population, l'arracher à l'emprise F.L.N. Parallèlement, « boucler » les frontières, tarir l'entrée d'éléments instruits dans les sanctuaires du Maroc et de Tunisie.

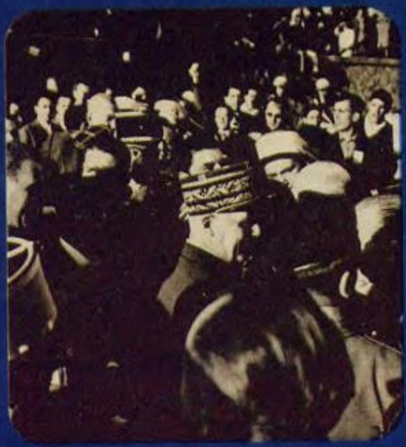
Pour réussir sur le premier point, il s'agit d'abord d'alléger, d'aérer les structures, de lutter contre la lourdeur étouffante du sacro-saint quadrillage. De décembre 1956 à juin 1958, toute une série de directives prévoient la reconsti- ▶

1958	Amis		Rebelles		Mitrailleuses		Mortiers et L.R.A.C.		F. M.		Total arm. collectif		P. M.		Fusils de guerre		Fusils de chasse		P. A. ou revolvers		Tot. gén. armes indiv.	
	Tués	Bless. Disp.	Tués	Pris.	P.A.	P.R.	P.A.	P.R.	P.A.	P.R.	P.A.	P.R.	P.A.	P.R.	P.A.	P.R.	P.A.	P.R.	P.A.	P.R.	P.A.	P.R.
Janvier	202	573	2 380	508	1	30	1	4	7	18	9	52	41	139	70	500	17	574	4	392	132	1 605
Février	353	840	3 401	529	11	51	3	13	13	30	27	94	64	265	94	931	40	719	29	425	227	2 340
Mars	292	649	3 132	715		31	1	8	4	38	5	77	39	220	94	922	48	669	7	425	188	2 236
Avril	342	744	3 803	663		44		11	6	62	6	117	49	259	98	992	47	605	11	351	205	2 207
Mai	364	812	3 308	617	2	16		5	9	26	11	47	63	132	100	593	47	561	16	364	226	1 650
Juin	259	679	2 409	728	2	6		2	5	18	7	26	57	112	83	569	30	596	13	396	183	1 673
Juillet	218	651	2 337	629		4		4	5	14	5	22	36	97	94	460	57	485	4	396	191	1 438
Août	239	716	2 426	624	1	7			5	11	6	18	35	87	105	621	36	510	3	315	179	1 533
Septembre	270	698	2 234	634		7		2	7	13	7	22	34	72	142	403	47	424	10	341	233	1 240
Octobre	191	609	2 157	514	1	4	2		3	12	6	16	31	69	89	368	39	420	14	343	173	1 200
Novembre	163	473	1 552	472		4		1	2	7	2	12	57	61	129	317	30	411	4	217	220	1 006
Décembre	191	548	1 547	623	2	10		2	2	8	4	20	50	73	102	308	27	402	9	250	188	1 033
TOTAL	3 084	8 016	30 686	7 256	20	214	7	52	68	257	95	523	556	586	1 200	6 984	465	6 376	124	4 215	2 345	19 161

Tableau comparatif des pertes des deux camps en 1958. A la guerre totale et révolutionnaire déclenchée par le F.L.N., les Français ont riposté impitoyablement.

deux barrages vont être mis en place p

Salan quitte Alger. Sur le Forum, il salue les drapeaux de certains régiments servant en Algérie.



Quelques centaines d'Algérois entourent Salan. Dans la foule, des cris s'élèvent : « Vive Salan ! »



Quelques bousculades, quelques : « Restez ! » ne peuvent masquer l'indifférence d'Alger.



Le général Salan, appelé à de « hautes destinées », monte dans l'avion pour la France.

Photos E.C.P.A.

tution de « groupements d'intervention » à tous les échelons importants : région, division militaire, zone opérationnelle, pour chasser, débusquer le rebelle tapi dans les djebels. Le plan « Scipion », de janvier 1957, prévoit encore la création d'une « compagnie d'intervention » par bataillon. Toute une gamme d'opérations doivent pouvoir être menées de jour et de nuit à tous les échelons. Les grandes opérations seront réservées aux divisions de parachutistes, à la 7e D.M.R., au 11e « choc », au 402e R.A.A.

Au cœur des bastions F.L.N.

Mais la grande innovation de Salan n'est probablement pas là. Sa lutte contre la rébellion ne doit pas se résumer dans une série de coups de boutoir, échelonnés dans le temps et dans l'espace. Elle ne peut se limiter à une action purement militaire, à des coups de pied passagers dans la fourmilière. Le problème essentiel est la reprise en main de la population, la destruction de l'implantation politico-administrative rebelle, l'installation d'une nouvelle structure administrative. Cette phase essentielle de la lutte contre la rébellion suppose la mise en place de responsables militaires, rompus aux méthodes d'action économique, sociale et psychologique. Elle s'accompagne encore de l'implantation de harkis, de la création de milices d'autodéfense, et d'équipes médico-sociales itinérantes. A la faveur d'opérations militaires brutales, l'armée doit pénétrer au cœur des bastions du F.L.N., se substituer à son organisation et prendre en main la population à l'aide de toute une gamme de moyens, allant de la création d'écoles, de dispensaires, jusqu'à l'utilisation des tracts et de la radio.

A bien des égards, cette tactique se révèle payante. Toute une série d'opérations « pilotes » permet, au cours de l'année 1957, d'assainir une partie du centre de l'Algérie, région d'Orléansville, de Palestro, chaîne du Dahra, Atlas blidéen... Des ralliements se produisent enfin pour la première fois et les milices d'autodéfense se révèlent efficaces.

Simultanément, la seconde tâche essentielle se poursuit. Pratiquement, on peut dire qu'à l'automne de 1958, les frontières sont à peu près étanches. Deux barrages isolent l'Algérie des deux « Chines » où les rebelles trouvaient centres de formation et de repos et arsenaux. A la fin de l'année, le barrage ouest s'étend de la mer au Sahara, alors que le barrage est, établi d'abord de Bône à Tébessa, a été prolongé jusqu'à



Pochard

Négrine, avec un avant-barrage dans le secteur Souk-Ahras-Le Kouif. Il ne s'agit pas d'obstacles infranchissables, d'un nouveau genre. La haie électrifiée a essentiellement pour but d'interdire les franchissements individuels et de donner l'alerte en cas de passages importants. Dès la fin de 1957, les réussites tombent à moins de 50 %. L'A.L.N. doit tenter alors des opérations en force, qui aboutissent à de sanglants accrochages. Ces engagements culminent en mai 1958 avec la bataille de Souk-Ahras. A la fin de l'année, on peut considérer la partie comme gagnée. Des milliers de « fells » sont tombés le long des frontières. Les importations d'armes deviennent négligeables. L'A.L.N. renonce alors aux passages en force et inaugure, tout le long des barrages, une nouvelle tactique de harcèlement pour retenir le maximum d'effectifs français.

Ainsi, à la fin de 1958, l'A.L.N. connaît l'isolement. Grâce au verrouillage des frontières, l'Algérie est devenue un





A Batna, petite ville du Constantinois, un important dépôt d'essence. Pour le F.L.N., un objectif de choix, mais difficile à atteindre. Autour des dépôts, l'armée, nuit et jour, fait bonne garde.

Belotti

Arrivée de renforts à Philippeville. L'envoi du contingent et le rappel des disponibles augmenteront considérablement les effectifs de l'armée. Les opérations sur le terrain vont pouvoir se multiplier.



Les bureaux du dépôt de Télergma, dans le Constantinois. A Télergma se trouve aussi un important aérodrome militaire. Tout semble en place pour mettre un terme à « l'essor impétueux de la révolution algérienne ».

Tark

champ clos où les forces de l'ordre ont dès lors la possibilité de réduire les bandes F.L.N. sans intervention extérieure. Cet isolement se double même d'un autre. Grâce aux progrès de la pacification, nombre de bastions F.L.N. encore solides : Djurdjura, Kabylie, presqu'île de Collo, Aurès, se trouvent coupés les uns des autres. Isolement d'autant plus grave que l'A.L.N. perd souvent le contact avec la population, fatiguée, ébranlée, qui commence à douter de la victoire de la rébellion, qui découvre un nouveau visage de la présence française et qui s'interroge sur son avenir.

A la fin de 1958, la situation de l'A.L.N. n'est pas spécialement brillante. Privée de contacts extérieurs, livrée à elle-même, elle manque de réserves instruites, d'armes, de munitions. Dans les caches, les forces de l'ordre découvrent de plus en plus fréquemment des armes automatiques inutilisées faute de munitions ou de pièces de rechange. La rébellion souffre en outre d'une crise de recrutement. En deux ans, elle a laissé sur le terrain plus de 62 000 morts, sans compter près de 13 000 prisonniers. Nombre de katibas ont dû être reconstituées à plusieurs reprises. Psychologiquement, l'A.L.N. subit les conséquences des événements de mai 1958. Elle ne peut plus compter sur l'appui inconditionnel de la population. Insensiblement, la rébellion décline. Force est de fractionner les bandes et de ne plus accepter le combat que

Coll. R. Lavandier



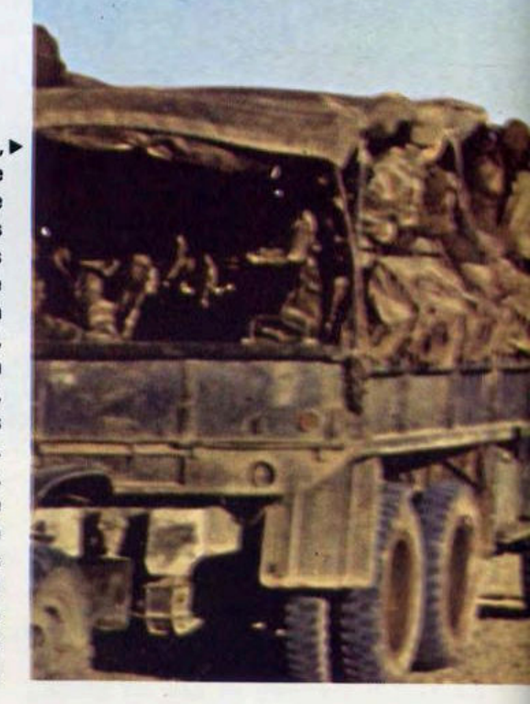
Un des tracts distribués par le 5e bureau d'El-Milia, dans le Nord constantinois, après l'appel de De Gaulle à la « paix des braves ». Ces tracts sont destinés aux « fells » dont on recherche le ralliement. Parallèlement aux opérations sur le terrain, une action psychologique intense est menée.

le référendum : une occasion pour Salan d'infliger une formidable défaite au F.L.N.



René Bail

◀ Dans le port d'Oran, l'escorteur d'escadre *Vauquelin* part en mission « Surmar », suivi de l'escorteur rapide *Normand.* Une opération de routine qui aboutira peut-être à la capture de quelques navires chargés d'armes et de munitions à destination des katibas F.L.N., *via* un port de Tunisie ou du Maroc, voire d'Égypte. Le port de Melilla, à la frontière algéro-marocaine, sera particulièrement actif au cours de 1957.



Dans le secteur d'Aflou, ▶ un avion léger de reconnaissance survole un convoi. Ces petits appareils, très maniables, rendent de multiples services à l'armée. Maintenant, l'A.L.N. se heurte à une armée aguerrie, disposant de moyens techniques éprouvés. A l'intérieur du pays, le potentiel rebelle ne s'élève plus qu'à 17 000 combattants disposant de 10 500 armes de guerre individuelles et de 700 armes collectives.



Marchadier

◀ A Lamy, des soldats lavent leurs chars dans l'oued. Un lieu idéal pour pique-niquer. Mais ces soldats ne sont pas là pour faire du tourisme. Détruire, construire, contrôler, protéger, l'armée a un rôle multiple à jouer et elle le joue avec efficacité. Les barrages fonctionnent bien, de nombreuses katibas ont été détruites, les arrivées d'armes se raréfient.

Henri Bernard

dans les situations les plus favorables ou désespérées.

Ce sont les consultations électorales de l'automne de 1958 qui permettent de juger de l'ampleur de la crise de la rébellion. Salan ne peut naturellement laisser échapper une telle occasion d'infliger une spectaculaire défaite politique et militaire au F.L.N. qui a interdit toute participation au vote.

La directive du 24 juin 1958 s'efforce à nouveau de secouer les scléroses du quadrillage. Elle recommande la constitution de groupements d'intervention, avec une forte participation de harkis, pouvant aller jusqu'à 30 %. C'est l'action massive de l'armée qui doit permettre de gagner la bataille des élections.

Dans les régions à forte densité démographique, il s'agit d'obtenir le maximum de participation. Le succès peut être même atteint dans les fiefs de la rébellion, en isolant et cloisonnant les régions malsaines, pour protéger les zones assainies. Le résultat dépasse toute attente : 70 % de participation au référendum, 65 % aux élections législatives. Quelle que soit la valeur proprement politique de ces résultats, il n'empêche que le F.L.N. vient de subir une cuisante défaite. Il lui devient difficile de prétendre contrôler le gros de la population musulmane et d'en incarner les aspirations.

Conscient de détruire l'ascendant de l'adversaire, Salan entend réduire ▶

J.-C. Péret



Le camp de Boussafi, près de Larache, au Maroc. Un camp « dur » où le F.L.N. envoie les « fortes têtes ».


René Bail

au moment où Salan s'apprête à quitter l'Algérie une phase de la guerre s'achève

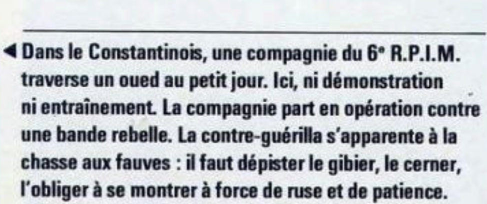
◀ **Largage de parachutistes par Noratlas au-dessus de La Sénia, près d'Oran, l'aérodrome le plus important d'Algérie après Maison-Blanche. Il ne s'agit pas ici d'une opération militaire, mais d'une démonstration au cours d'un meeting aérien. L'espace d'une journée, on oublie la guerre. Demain, ce seront de nouveau le djebel, la chasse aux « fells », les embuscades, les accrochages.**

Régis Galbrun

méthodiquement les bandes rebelles. Avant l'hiver, de grandes opérations porteront sur le Dahra, l'Ouarsenis, les Kabylies, la région de Collo et celle de Djidjelli. Partout ailleurs, dans les zones en voie d'assainissement, on poursuivra l'action politico-militaire en insistant sur les réalisations concernant la formation militaire, sociale, économique et culturelle de l'Algérie. On insistera sur le milieu musulman féminin. La directive du 30 septembre vise spécialement l'action des harkis, amenés à livrer des opérations indépendantes, en raison de leur « rusticité » et de leur « légèreté ».

Ainsi, au moment où Salan s'apprête à quitter l'Algérie, une phase de la guerre s'achève. L'armée a de nouveau l'avantage et se trouve à la veille de





◀ **Dans le Constantinois, une compagnie du 6e R.P.I.M. traverse un oued au petit jour. Ici, ni démonstration ni entraînement. La compagnie part en opération contre une bande rebelle. La contre-guérilla s'apparente à la chasse aux fauves : il faut dépister le gibier, le cerner, l'obliger à se montrer à force de ruse et de patience.**

reprendre complètement l'initiative. Certes, des zones d'ombre subsistent. La rébellion conserve encore de solides positions dans les djebels. La population musulmane n'est guère passée que de la neutralité hostile à une attitude plus ou moins bienveillante. Les ralliements restent souvent équivoques. Malgré toutes ses directives, Salan n'a pu briser le cloisonnement opérationnel de l'armée, qui s'élève difficilement audessus du quadrillage. D'aucuns reprochent au commandant en chef de s'être trop laissé accaparer par ses fonctions de délégué général et d'avoir laissé passer l'occasion fugitive de porter un coup décisif à la rébellion, ébranlée après les journées de mai. Peut-être... Mais il n'empêche qu'en décembre 1958 l'A.L.N. se trouve amenuisée, isolée, en proie à une crise morale et matérielle sévère. Elle se heurte maintenant à une armée aguerrie, solide, qui croit à sa mission et qui dispose de techniques éprouvées. H

Philippe MASSON



René Bail

Action psychologique des commandos marine dans le djebel. L'homme au haut-parleur : un fellagha rallié.



M. Chatelain

Contrôle dans la région d'Orléansville. Aujourd'hui, un brave vieillard ; demain, peut-être un responsable F.L.N.



Goubard

Des A.S.S.R.A. (assistantes sociales des secteurs ruraux) de la Z.S.A. sur la plage de Chénoua, lors d'un colloque.

QUI ÊTES-VO

Gamma





Francis Jeanson, né d'une famille bourgeoise bordelaise, philosophe, écrivain, collaborateur à la direction littéraire des Éditions du Seuil, ami et collaborateur de Jean-Paul Sartre... jusqu'en 1956. Les deux hommes se séparent au moment des événements de Budapest. Jeanson reproche à Sartre de dénoncer l'invasion soviétique sans en indiquer les « dangers contre-révolutionnaires », faisant ainsi le jeu de l'anticommunisme. Leur brouille durera trois ans. Au cours du conflit algérien, Jeanson montera un réseau pour venir en aide au Front de libération.

En février 1960, les Français, ébahis et révoltés, découvrirent, à la lecture des journaux, que certains de leurs compatriotes, réunis dans « un réseau de traîtres », avaient pris fait et cause pour le F.L.N.

Cet épisode de la guerre d'Algérie devait faire couler beaucoup d'encre et susciter violence et passions. A gauche comme à droite, on condamna le « réseau Jeanson ». A droite, par l'insulte et l'outrance, à gauche, par la dérision.

Le principal reproche des « marxistes » français était qu' « on ne se substitue pas au peuple ».

Un homme que rien ne prédestinait à cela venait troubler le jeu politique d'une « gauche » qu'il qualifiait de « respectueuse »...

Qui était ce Francis Jeanson, seulement connu jusque-là de certains milieux universitaires?

De petite taille, vif, le regard perçant, la voix grave et l'articulation appliquée, né d'une famille bourgeoise bordelaise le 7 juillet 1922, il fit ce qu'il est convenu d'appeler de brillantes études en dépit d'un caractère difficile et d'une nervosité agressive qui n'inclinaient pas ses professeurs à l'indulgence. Il s'orienta vers la philosophie et publia des travaux sur Benjamin Constant, Gide, Montaigne et Bergson. Au bout de ce chemin se profilait une chaire à la Sorbonne. Mais sa santé fragile, qui ne lui permit pas de continuer au-delà d'une licence de philosophie, puis une rencontre avec Jean-Paul Sartre le détournèrent de l'agrégation et de l'enseignement. Il écrivit simultanément deux livres, *le Problème moral et la pensée de Jean-Paul Sartre* et, en collaboration avec sa femme Colette, *l'Algérie hors la loi*, en 1955.

Il était devenu le secrétaire de Sartre et avait publié huit livres ainsi qu'un grand nombre d'articles dans des revues et publications de tout ordre, françaises et étrangères. Collaboration aux *Temps modernes* à partir de 1948, à *Esprit* à partir de 1950.

De 1951 à 1957, Francis Jeanson a dirigé aux Éditions du Seuil la collection « Écrivains de toujours ». Gérant, pendant quatre années de cette même période, des *Temps modernes*, il participa à la direction de la revue et de la collection avec Jean-Paul Sartre. Il devait publier plus tard *Lettres aux femmes*, *la Foi d'un incroyant* et *Notre Guerre*.

Un appartement et des transporteurs

Si de la philosophie il était passé insensiblement à la politique ce n'avait pas été par l'adhésion à un parti. Le stalinisme persistant des communistes français empêchait qu'il ne les rejoignît, mais, tout comme Sartre, il s'interdisait un anticommunisme systématique ou bourgeois.

Espérant pendant longtemps un sursaut de la gauche française que le peuple avait portée au pouvoir en 1956 sous l'étiquette du Front républicain, lassé des meetings, des affiches et des pieuses motions d'une gauche qui « ne cessait de freiner un mouvement qu'elle se targuait de promouvoir », constatant que « tous ceux qui parlaient de mettre fin à une guerre qu'ils déclaraient eux-mêmes absurde n'admettaient pas qu'on pût aider les jeunes Français à refuser de s'y perdre », prenant acte qu' « ils dénonçaient le colonialisme, mais tenaient pour criminelle toute forme de solidarité pratique avec les colonisés », Jeanson en tira ses conséquences : l'aide au F.L.N. Outre l'utilité pratique de cette aide, qui à elle seule aurait pu justifier l'option, le premier noyau du réseau comptait mettre en pratique les théories internationalistes et... chrétiennes. Car il y avait deux prêtres dans la première équipe. Marxistes et chrétiens faisaient leur une déclaration de Jeanson : « Nous croyons fermement que notre action est juste. Nous souhaitons en convaincre le plus grand nombre possible de nos concitoyens. »

Par avance, ils répondaient à l'objection de « trahison ». A l'opposé, en France et en Algérie, dans l'armée ou chez les civils, d'autres groupes, qui se fondront plus tard dans l'O.A.S., devançaient l'accusation de trahison. Pour Francis Jeanson, ni les uns ni les autres ne trahissaient. « Au contraire, disait-il, les fascistes comme les internationalistes sont les seuls qui se préoccupent de refaire la nation, de reconstituer la communauté : les uns par le haut, les autres par le bas; les uns contre (nationalisme borné, hostile à tout nationalisme étranger) et les autres avec (internationalisme vécu selon les diverses nationalités). »

L'indifférence des communistes et des socialistes devant la tentative de refus des « rappelés », en 1955, stoppant les trains qui les emmenaient vers l'Algérie, renforça

US, FRANCIS JEANSON ?

la conviction des premiers membres du réseau Jeanson. C'est en octobre 1957 que Jeanson entra dans une clandestinité quasi totale. La Fédération de France n'était pas encore bien puissante en dépit du premier travail d'implantation qu'avaient accompli Foudil Ben Salem et Mourad Terbouche. La bataille contre le M.N.A., si elle tournait déjà nettement en faveur du F.L.N., était loin d'être terminée, les arrestations multipliées privaient prématurément le Front de ses premiers et meilleurs responsables qui, par la force des choses avaient dû trop s'exposer, la surveillance systématique ou occasionnelle de tout homme ayant le type nord-africain devait amener les Algériens à demander à Jeanson une aide immédiate et concrète.

Pour commencer, Salah Louanchi (*alias* M. Jean) réclama un appartement pour lui-même et des transporteurs pour les fonds recueillis auprès des travailleurs algériens en France (400 000 à l'époque). Ces cotisations provenaient de tous les coins de France que le F.L.N. avait découpée en sept wilayas : Nord, Nancy, Bordeaux, Lyon, Marseille, Toulouse et Paris. Certes, le travail de Louanchi était largement facilité par deux créations récentes du F.L.N. : l'A.G.T.A., groupant les travailleurs algériens, et l'A.G.C.A., pour les commerçants algériens. Ces deux organisations, autorisées par la loi, servaient d'intermédiaires entre les militants et le comité fédéral, mais déjà de grosses sommes d'argent n'étaient pas parvenues à ce dernier, car la P.J., ayant compris le système employé, ne s'attachait plus à arrêter les « petits porteurs » mais à « coincer » ceux du dernier échelon, qui transportaient les plus grosses sommes.

Les pièges de la « Main-Rouge »

C'est pourquoi Louanchi demandait à Jeanson de lui trouver des « porteurs de valises » que leur faciès ne risquât point de trahir. Le réseau français commença donc à organiser les transferts de fonds. C'était surtout des femmes qui s'en chargeaient. Qui aurait soupçonné une jeune femme élégante de transporter 50 millions dans un carton à chapeau ?

Fin février 1957, Lebjaoui, Louanchi et le comité fédéral furent arrêtés. Des dirigeants, il ne restait en liberté que Boumendjel, Boulharouf et un certain Pedro qui battra tous les records de « longévité » en déjouant tous les pièges de la D.S.T., des R.G., de la P.J., de la « Main-Rouge » et même d'Interpol. Afin de satisfaire les premières demandes d'hébergement des Algériens qui désiraient reconstituer au plus tôt un comité fédéral, Jeanson avait recruté une quarantaine de Français, professeurs, journalistes, grands patrons des hôpitaux. La plupart étaient des chrétiens dont les noms n'ont pas été cités à propos du réseau, parce qu'ils ont toujours échappé aux arrestations.

Quant à Jeanson lui-même, au cours de cette première période, il était surtout un chauffeur de taxi transportant des Algériens dans Paris, leur épargnant ainsi de dangereux contrôles.

Ne voulant pas les exposer aux « descentes » de police dans les hôtels, le réseau trouvait aux nouveaux responsables des refuges sûrs. Mais bientôt, la Fédération de France renaissante demanda plus que des hébergements : boîtes aux lettres, prête-nom pour diverses acquisitions, lieux de réunion, planques pour l'argent.

En juillet 1957, le F.L.N. nomma son nouveau chef pour la France et l'Allemagne : Omar Boudaoud, Kabyle aux yeux bleus, ancien militant du M.T.L.D., peu habitué à la clandestinité en France, aux salons et à la dialectique, mais dont l'astuce, le sang-froid et un instinct aigu lui feront choisir des collaborateurs de qualité et qui deviendra lui-même un vrai et bon chef. Il coordonnait les activités de ceux qui l'assistaient : Abdelkrim Souissi, responsable des rapports avec les syndicats et les étudiants ainsi que trésorier du comité ; Ali Haroun, responsable politique et des questions de presse ; Pedro, coordonnateur de l'organisation, et Saïd Bouaziz, chef de l'O.S. (Organisation spéciale) qui exécutait les missions de sabotage et les attentats.

J. Genoud

La route des Belles-Filles (aujourd'hui rue Étienne-Dumont), où Francis Jeanson habite lorsqu'il est à Genève. C'est grâce au réseau qu'il a monté que les fonds du F.L.N. prennent le chemin des banques suisses.

Avec la collaboration accrue du réseau Jeanson, ce nouveau comité fédéral, qui siégeait en Allemagne, devait non seulement remettre en place toutes les structures de l'ancien, mais encore les développer en un temps record.

La tâche n'était pas aisée : ayant obtenu le feu vert et les crédits qu'elles réclamaient, les polices traquaient le F.L.N. sur tout le territoire. Pourtant, sous l'impulsion d'Omar Boudaoud, le Front développa le quadrillage de la France, hôtel par hôtel, entreprise par entreprise.

En trois mois, le fruit des collectes doubla. En six mois, le total des cotisations représenta la plus grosse partie du budget de guerre du F.L.N. Au début de 1958, 600 millions (A. F.) étaient collectés mensuellement. Du même coup, les difficultés de toute sorte s'accrurent.

Le réseau intervient

Les rafles devenaient de plus en plus nombreuses ainsi que les contrôles à la sortie du métro et dans les gares. Dans les usines, les ouvriers algériens remettaient directement leur cotisation au trésorier d'atelier, qui les confiait lui-même au trésorier d'entreprise. Le trésorier de région collectait le tout. C'est à ce stade que devait intervenir le réseau Jeanson, non seulement pour un travail de centralisation des fonds, mais aussi pour leur ventilation.

Le réseau français devait s'étoffer. Il le fera. Mais il n'entendait pas s'en tenir à ces activités ! Il s'était placé sous l'autorité du Front pour les missions essentielles : transport, exportation des fonds et choix des refuges, mais *en tant que Français*, il désirait conserver une certaine autonomie qu'il comptait mettre à profit pour publier un journal et continuer inlassablement un travail de propagande dont les fondements tiendraient dans l'explication de la guerre d'Algérie *en termes de classes*. C'est ce que Francis Jeanson appellera précisément *Notre Guerre*. H

(*A suivre.*)

Jacques SIMON

VOYAGE AU CŒUR DE LA GRANDE KABYLIE

J. Prayer

Un train aux vieux wagons en bois, roule péniblement – et combien bruyamment ! – non loin des bâtiments du port d'Alger. Des bateaux, alignés perpendiculairement aux quais, semblent m'inviter à un retour vers la métropole.

Mais je n'ai pas le choix. Et le vieux « tacot » qui cahote m'entraîne vers une contrée plus sauvage et plus aride, mais beaucoup plus pittoresque que cette côte algéroise. Je l'espère, du moins...

Maintenant, c'est la campagne. Et la verte Mitidja déroule de chaque côté ses rangées de pieds de vigne. Par-ci, par-là, du milieu de ces vignobles quelques têtes émergent et suivent du regard ce train qui crache sa fumée grise dont les volutes se répandent lentement et majestueusement au-dessus des champs.



D'Alger la Blanche à ▶ Tizi-Ouzou, le petit train aux vieux wagons de bois va flâner gentiment parmi les vignobles, les cultures, les collines aux pentes douces. Après la traversée de la verte plaine de la Mitidja, le paysage changera brutalement. Aux riches cultures fera place une région sans arbres ni buissons dont le vallonnement s'accentuera, annonçant déjà les pentes raides et les sommets arides de la montagne kabyle.

Fontana-Thomasset

Soudain, comme s'il était déjà harassé par les quelque 80 kilomètres qu'il vient de parcourir, le train ralentit et s'arrête brusquement dans une suite de hoquets métalliques. Par la vitre poussiéreuse, j'aperçois une petite gare aux murs rose bonbon. Au centre de la façade, une plaque indique : « Haussonvillers ». Perchée au sommet d'une petite cheminée, une cigogne domine son vaste nid de branchages.

La contrée est déjà vallonnée et annonce les prochaines pentes de la Grande Kabylie. J'ai visité récemment, dans les environs, un petit poste militaire perché sur un coteau abrupt. Tout autour, dans des dizaines de petites baraques en branchages au toit recouvert de vieilles tuiles d'argile, loge une population indigène regroupée autour du cantonnement. Au loin, un mirador blanc est orienté vers les montagnes qui se détachent à l'horizon dans une brume bleutée. Sur la droite, juste en bord de mer, un bâtiment plat, au toit légèrement incliné, abrite une simple école. C'est la récréation, j'aperçois l'instituteur, un militaire, entouré d'une foule de gamins.

De la côte kabyle, je ne verrai, quelques mois plus tard, que Dellys, dont les habitations descendent graduellement en étages jusqu'à la mer.

Antique repaire des pirates barbaresques, Dellys aligne au long de ses eaux bleues ses barques de pêche que les vagues du large balancent doucement. Non loin d'une ancre de marine à la chaîne rouillée étalée sur la jetée, de vieux pêcheurs ravaudent leurs filets endommagés par quelque poisson trop vorace. Plus loin, en dehors des limites de la ville, la côte se fait plus pittoresque. De grands rochers noirs, usés et patinés par les flots, subissent encore et toujours l'assaut de la mer.

Mais revenons à notre « tacot »...

Brusquement, le paysage change.

Les cultures bien entretenues de la Mitidja font place à des ondulations de terrain, sans arbres ni buissons, qui

Marguerite Sy



Aperçus à travers ▶ la vitre poussiéreuse du petit train qui avance, cahin-caha, par les plaines et les vallées, des maisons rudimentaires où vit une population misérable, des terrains vagues où des cigognes sont posées par centaines et cette charmante petite gare inondée de soleil sur laquelle de grands arbres étendent une ombre bienfaisante.

Trouy

s'étalent harmonieusement jusqu'au lointain. Les versants, à la pente douce, sont tapissés d'une herbe rase qui hésite déjà entre le vert et le jaune. Le plein été approche. Dans les creux, des ruisselets chantonnent en cascades. Des milliers de fleurs blanches se serrent auprès de cette humidité bienfaisante.

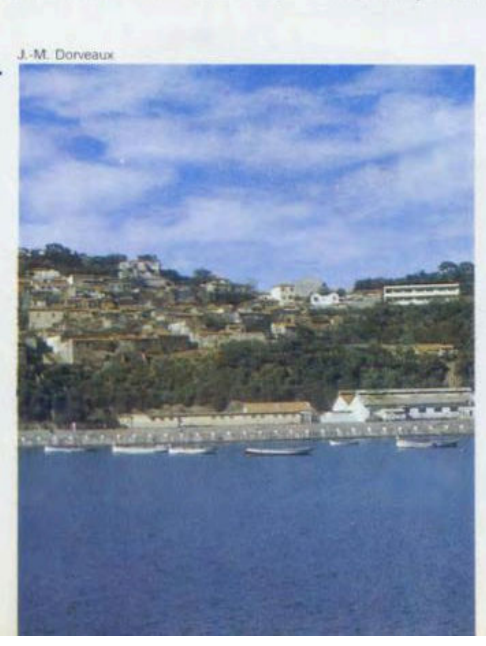
Le brave petit train lambine de plus en plus, flânant parmi ces coteaux aux courbes reposantes, franchissant paresseusement de minuscules vallées sur de vieux ponts de pierre qui m'ont l'air bien fragiles. Des demeures rudimentaires, abritant une population aux maigres ressources, bordent la voie ferrée qui zigzague au milieu des herbes. Parfois, j'aperçois des centaines de cigognes, comme en Alsace, posées sur de grands terrains vagues, indifférentes au vacarme du vieux tacot qui passe.

Soudain, le train ralentit. Je suis secoué rudement en tous sens. Je distingue d'autres voies parmi les herbes, des quais caillouteux et vides, de simples

(Suite page 1820)

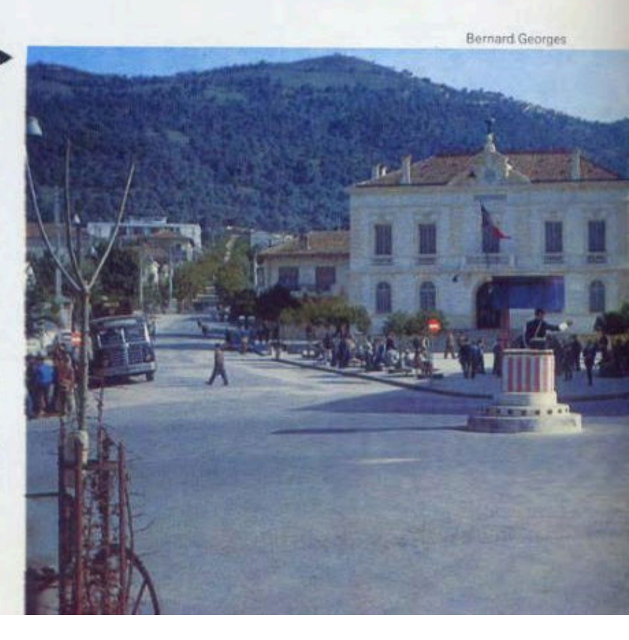
Premier arrêt : Haussonvillers, petite commune créée pour des colons amenés des pays annexés par M. d'Haussonville et la Société de protection des Alsaciens et Lorrains. Comme en Alsace : une cigogne.

J.-M. Dorveaux



Dellys, port de la ▶ côte kabyle. Sur la hauteur, la ville musulmane : quartier pittoresque aux rues tortueuses, souvent ombragées de treilles. La ville de Dellys a été occupée définitivement par les Français en 1844, à la suite de l'expédition de Bugeaud. Elle faisait partie, autrefois, du royaume de Bougie.

Bernard Georges



Tizi-Ouzou, le « col des ▶ genêts épineux », dernier centre avant de s'enfoncer au cœur de la Grande Kabylie. Une région très pauvre. Cantonnés sur des terrains ingrats mais abondamment arrosés, les Kabyles, bons agriculteurs, ont réussi, par endroits, à en tirer un parti intéressant. Mais le plus souvent, ils vivent misérablement.



Henri Bernard

Le marché du tapis à Aflou.
Les tapis du djebel Amour,
où dominent le rouge et le
bleu, ont une grande renommée.




Jaciel

La chaîne du Djurdjura : tous les aspects de la haute montagne, bien que son altitude moyenne ne dépasse guère 2 000 mètres.

(Suite de la page 1817)
bâtiments en bois jaunâtre. Dernier sursaut, dernier hoquet ; le train a stoppé... Terminus ! Ici, c'est Tizi-Ouzou, le « col des genêts épineux », dernier centre important avant d'aborder la véritable montagne kabyle.

La route grimpe à l'assaut de la montagne. Les moteurs des camions ronflent puissamment, toussotant légèrement en abordant chaque virage un peu rude, amplifiant leur vrombissement dès les dernières courbes des lacets. Tout en bas, l'oued Sebaou roule ses eaux grisâtres en de larges méandres.

Bientôt, la vallée disparaît complètement derrière de minces rideaux d'arbres rabougris : je suis au cœur du pays kabyle.

D'audacieux virages

La pente est de plus en plus raide ; les moteurs tournent à plein régime. J'ai le temps de distinguer sur la gauche, dans une dangereuse boucle en épingle à cheveux, la carrosserie rouillée d'une vieille automobile qui gît lamentablement dans un fossé. Les versants désertiques portent une végétation clairsemée, formée de buissons rachitiques et d'arbres squelettiques. Région pauvre d'où les Kabyles essaient avec peine de tirer un peu de leur nourriture.

L'altitude augmente sans cesse ; les ravins sont plus profonds, les pentes

De Gaulle 1958 : le temps des illusions

Octobre 1958

■ *Les voyages du général de Gaulle en Algérie, dont certains seront appelés « tournées des popotes », étaient préparés par le cabinet du président de la République et par le cabinet militaire commun au délégué général et au commandant en chef en Algérie.*

On panachait soigneusement : un secteur de pacification, avec bain de foule ; une zone opérationnelle avec visite de P.C. ; une base aérienne, un colonel baroudeur, des capitaines sur le tas, rarement un état-major.

L'itinéraire demeurait longtemps secret ; on diffusait, sous le manteau, un itinéraire de déception. Je n'aurai, à vrai dire, connaissance que d'une seule agression préparée par le F.L.N. : une mitrailleuse lourde installée aux approches d'une aire d'hélicoptère où devait se poser le chef de l'État. Les rebelles avaient été alertés par un article de France-Soir.

Au fur et à mesure de l'évolution de la politique algérienne, la présence de la presse changera d'allure. Largement ouverte en 1958, l'information ira se rétrécissant ; on écartera même, en 1960, des correspondants en place dont on suspecte l'impartialité. Le dernier voyage du général de Gaulle, en décembre 1960, sera couvert par un seul journaliste, Mauriac, ses confrères ayant été éloignés sous prétexte d'une « erreur » dans le plan de transport !

Les services d'information militaires, dont on redoutait l'indépendance — où celle-ci va-t-elle se nicher ! — furent aussi finalement écartés.

Les propos du général de Gaulle, tenus sur place, en Algérie, devant des populations promptes à l'enthousiasme comme au désespoir et devant une armée flattée du ton confidentiel du grand ancien qu'était pour elle le chef de l'État, ces propos devaient naturellement trouver un écho que n'ont pas toujours mesuré et que ne mesurent souvent pas encore en toute objectivité, les exégètes de la pensée du général de Gaulle.

Pour saisir l'espérance ou le désespoir, la joie ou l'amertume, la confiance ou la méfiance inspirés par les voyages du chef de l'État en Algérie, il faut replacer ceux-ci dans le contexte de la situation militaire du moment, de l'évolution politique du problème algérien et aussi de l'attitude du F.L.N.

Le 4 juin 1958, devant les officiers du croiseur De-Grasse, *c'est « Alger, grande ville française ». Quelques instants plus tard, sur le Forum : « Dans toute l'Algérie, il n'y a que des Français à part entière. » Le 5, à Constantine, « 10 millions de Français vivent en Algérie ». Le 6, à Oran : « L'Algérie est une terre française organiquement et pour toujours. » Le 7, à Mostaganem : « Vive l'Algérie française ! »*

A la fin de son voyage, de Gaulle écrit au général Salan : « Mon général, je vous confère la charge et les attributions de délégué général du gouvernement et de commandant en chef en Algérie. »

En confirmant le général Salan dans les pouvoirs que l'autorité civile avait abdiqués le 13 mai, le général de Gaulle approuve l'attitude de l'armée. Cependant, de Gaulle est mécontent de la présence d'officiers dans les C.S.P.[1] (1), il s'est montré assez froid avec Delbecque, qui se croit l'artisan du 13 Mai et refuse de confier à Soustelle, champion de l'intégration, le ministère de l'Algérie.

Mais qui oserait troubler l'euphorie générale ?

Par lettre, je fais part au général Salan de certaines réserves : le passé du général de Gaulle face aux problèmes coloniaux, son entourage, cependant encore très discret (je ne veux pas parler des anciens ministres de la IVe République devenus en quelque sorte des otages) et son manque d'enthousiasme, malgré les apparences, pour l'Algérie française.

Salan m'oppose sa confiance dans l'avenir.

D'ailleurs, carte blanche est donnée à l'armée pour gagner la bataille du référendum en mettant l'accent, pour rallier les populations, sur le thème « Algérie française ». Mieux, quelques officiers réputés experts dans le maniement de l'arme psychologique sont dépêchés dans les pays d'Afrique noire pour recommander le oui *!*

Le général Zeller, chef d'état-major de l'armée de terre, très Algérie française, qui avait démissionné en février 1958, reprend son poste à la demande du général de Gaulle.

Comment l'armée ne se sentirait-elle pas rassurée ? C'est l'heure des colonels ! Et les candidats « Algérie française » ont largement triomphé aux élections législatives.

Et le F.L.N. ?

Surpris par les manifestations de fraternisation franco-musulmane dont, en dépit de sa propagande, il mesure parfaitement la sincérité, le F.L.N., à l'intérieur, a mis ses activités en sommeil. Mais Ferhat Abbas, de Montreux, lance un avertissement :

« Si le général de Gaulle parle d'intégration et de pacification, c'est évidemment la poursuite de la guerre. » Et le F.L.N. de donner l'ordre de reprendre les activités terroristes et de s'opposer « par tous les moyens » — on sait ce que cela veut dire — au déroulement du référendum. Cet ordre sera suivi en Algérie, où méfaits et attentats reprennent, mais surtout en métropole, où une vague d'attentats, en août et septembre, exige des moyens de répression exceptionnels puisque, le 1er septembre, on instaurera à Paris un couvre-feu pour les Algériens !

Le 18 septembre, pour mieux marquer sa volonté de poursuivre la lutte, le F.L.N. constitue un gouvernement provisoire de la République algérienne dont le sigle : G.P.R.A., rappelle intentionnellement le... G.P.R.F. créé en 1943 à Alger par le général de Gaulle.

Malgré les ordres, les menaces et l'assassinat de quelques-uns d'entre eux par le F.L.N., les musulmans en masse se rendent aux urnes. Le référendum du 28 septembre est un succès : 84 % des inscrits ont voté et 96 % des votants ont répondu oui.

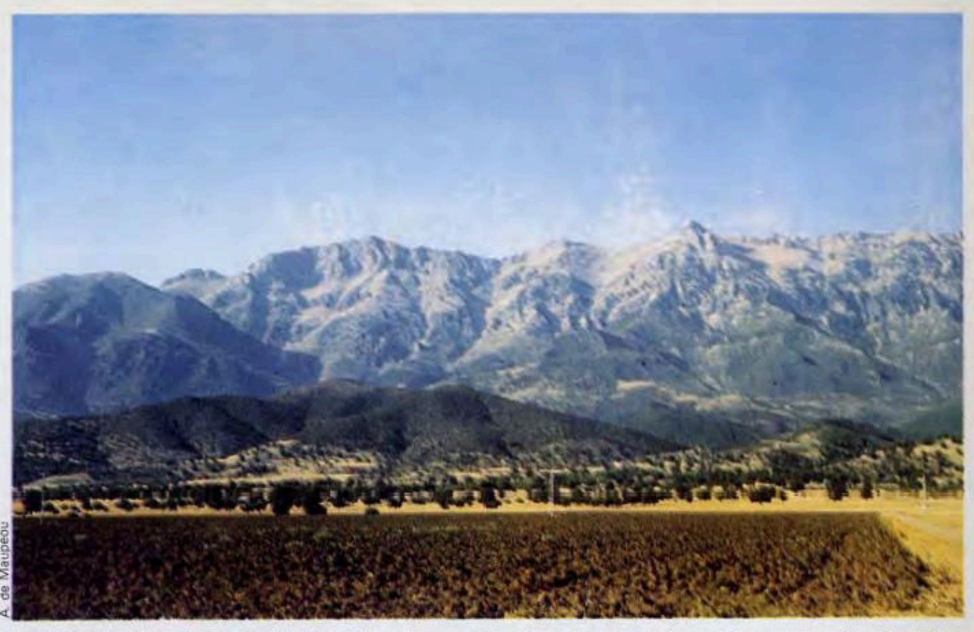
Quelques jours auparavant, le 23 septembre, le général de Gaulle a invité le G.P.R.A. à négocier, proposition que celui-ci a rejetée.

(1) Comités de salut public.

Ménager/Paris-Match


plus escarpées. Au loin, teintés de mauve, apparaissent les hauts sommets du Djurdjura.

Un bourg important s'étire au long de la route poussiéreuse : Tamazirt. Du camion qui me secoue telle une coquille de noix sur l'océan démonté, je jouis d'un panorama grandiose sur la haute montagne kabyle. Au premier plan, alignées le long des chemins de terre qui relient entre eux les différents villages, des touffes de figuiers de Barbarie étendent leurs larges raquettes vernissées, hérissées d'épines traîtresses. Les pentes rocailleuses se couvrent d'immenses vergers de figuiers aux grandes feuilles d'un vert jaunâtre. A l'horizon, bien après la ligne continue des sommets où s'agrippent des villages compacts, se découpent les cimes sauvages du haut Djurdjura.



A. de Maupeou

Sauvage, grandiose, la face sud du Djurdjura : des murailles gigantesques aux flancs abrupts, des crêtes dentelées...

Hommes au long burnous blanc, femmes aux vêtements bariolés, regardent défiler les véhicules, d'un air passif, légèrement narquois. Encore de pénibles montées, encore d'audacieux virages et soudain se profile la silhouette massive des remparts de Fort-National.

Fort-Napoléon devint Fort-National après la chute du second Empire. La partie haute de la cité est le domaine de l'armée depuis la construction du fort par le maréchal Randon en 1857. Du haut de la citadelle, vous dominez la seule grande rue qui se faufile entre des boutiques aux couleurs délavées, des échoppes moyenâgeuses, des habitations couleur ocre aux grands balcons de fer forgé, des hôtels modestes, simples pensions de famille. Vêtus de grands burnous rayés, des Kabyles palabrent aux terrasses des cafés. Des senteurs d'huile d'olive, de beignets frits et de thé à la menthe flottent dans l'air saturé de chaleur. Des gamins aux cheveux ras vont et viennent sans cesse sur de vieilles bicyclettes qui grincent. Un petit marchand de brochettes active son feu de braises à l'aide d'un morceau de carton ondulé.

– Tu m'achètes des brochettes, m'sieur ?

– Donne toujours !

– C'est bon, les brochettes, m'sieur !

– On va voir. Tu es de Fort-National, gamin ?

– Non, m'sieur ! J'viens de Taourirt-Amokrane !

Un ravin vertigineux

J'avais aperçu Taourirt-Amokrane. Un grand village situé à mi-pente, paré d'un imposant minaret.

Maintenant, c'est une véritable route de montagne dominée par des parois plus ou moins verticales sur la gauche surplombant un large ravin vertigineux sur la droite. A part les véhicules militaires qui se déplacent en convois, aucun autre camion, aucune autre automobile ne s'y aventure seul. C'est un terrain parfaitement adapté aux embuscades, et la région passe pour être particulièrement hostile.

Sur les hauteurs, des villages resserrent leurs habitations d'où émerge le minaret d'une petite mosquée. Pourquoi, ▶

De Gaulle est ulcéré. Il espérait, dira-t-il à l'un de ses interlocuteurs, que le prestige de son nom entraînerait la soumission des rebelles.

Force lui est de constater que la lutte continue.

Le 3 octobre 1958, à Constantine, sur la célèbre place de la Brèche, de Gaulle annonce le démarrage d'un plan destiné à promouvoir la condition des musulmans, ce que l'armée réclame depuis longtemps.

On avait choisi Constantine par référence au discours qu'y avait prononcé le général de Gaulle, le 12 décembre 1943, amorçant, par la participation plus large des musulmans à la vie politique, la marche vers l'assimilation : une formule déjà dépassée, dira Ferhat Abbas, par la poussée du nationalisme dans les élites musulmanes.

Cette primauté accordée aujourd'hui au développement économique de l'Algérie marquerait-elle une intention d'arrimer solidement l'Algérie à la France par la communauté des intérêts matériels ?

On reprochera au général Salan de n'avoir pas exploité militairement le choc moral du 13 Mai. On peut tout aussi bien reprocher au général de Gaulle de n'avoir pas su exploiter politiquement, le résultat du référendum.

Le plan de Constantine excitera surtout l'envie des élus métropolitains : une manne de 100 milliards leur échappait (2). Ce plan ne parle ni au cœur ni à l'esprit des musulmans. L'armée le juge étriqué, insuffisant. C'est une œuvre de trop longue haleine pour porter des fruits immédiats. La lutte continuera donc.

Une dizaine de capitaines et de lieutenants sont invités à partager le repas du général, le soir de son retour à Alger. Au dessert, un capitaine pose hardiment la question que tous ont sur les lèvres : « Allons-nous recommencer ici ce que nous avons fait aux amis fidèles à la France, en Indochine, au Maroc et en Tunisie ? » De Gaulle éclate : « Ai-je jamais abandonné quelqu'un ou quelque chose ? »

Le 11 octobre, Ferhat Abbas, dans El-Moudjahid, *se déclare prêt à négocier les « conditions politiques et militaires d'un cessez-le-feu ».*

Mais de Gaulle n'est pas disposé à admettre la représentativité du G.P.R.A. ; cependant, le 23 octobre, il offre publiquement aux rebelles la « paix des braves » (3), le drapeau blanc des parlementaires et il indique à l' « organisation extérieure » qu'elle peut déléguer des émissaires pour « régler avec l'autorité la fin des combats ».

Le 24 octobre, de Gaulle écrit à Salan : « ... On ne doit pas lâcher l'Algérie. Cela étant, on pourrait voir, un jour ou l'autre, l'organisation Ferhat Abbas demander à envoyer des « délégués » dans la métropole. En pareil cas, ces délégués ne seraient pas amenés à Paris. Ils ne verront, dans quelque coin de province, que les représentants du commandement militaire. Ils ne seront admis à parler que du « cessez-le-feu » et ce « cessez-le-feu » comportera nécessairement la remise des armes à l'autorité militaire. »

Le 25 octobre, le F.L.N. rejette les propositions du général de Gaulle.

Apparemment, l'écart est grand entre l'attitude affectée par le général de Gaulle et les prétentions du F.L.N.

Rien ne permet alors de prévoir l'évolution du chef de l'État vers l'indépendance de l'Algérie.

En ce mois d'octobre, l'Histoire doit en convenir, la masse des populations algériennes n'a de sujets majeurs d'inquiétude que la guerre qui se poursuit.

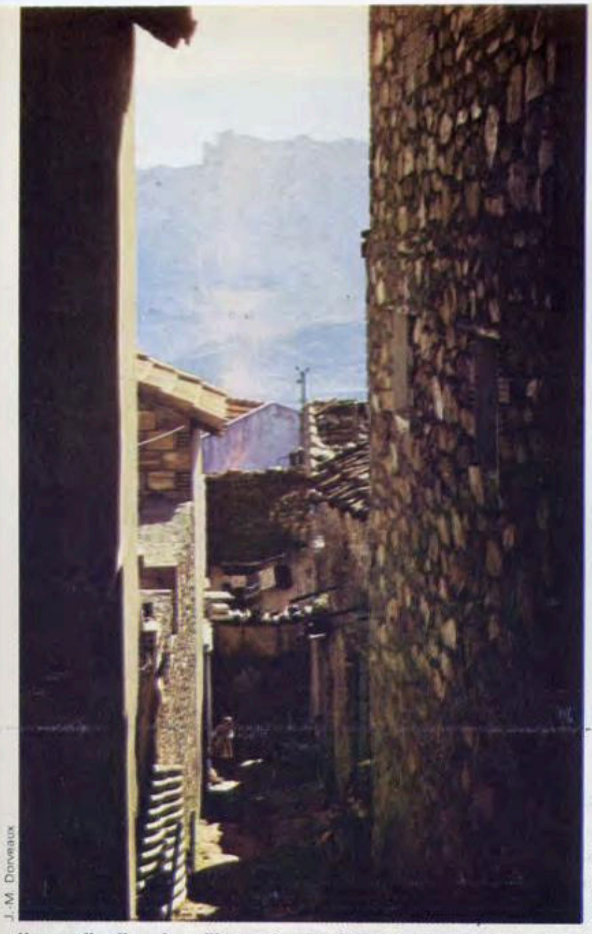
L'armée ? « On a beau jeu, écrira M. Pierre Beyssade dans la Guerre d'Algérie, *de se moquer d'un prêtre ou d'un soldat à partir des naïvetés inséparables de son état. Point de pureté sans une certaine innocence. »*

Général Jacquin (C.R.)

(2) Fin 1959, on aura enregistré 132 candidatures d'installations industrielles pour un montant d'une trentaine de milliards (anciens) de subventions ; fin 1960, devant l'évolution de la politique algérienne du gouvernement, la plupart des entreprises se déroberont. En 1961, alors qu'on œuvrait plus pour l'Algérie française, les crédits seront considérablement augmentés !

(3) Une formule un peu creuse pour qui se propose de négocier.

◀ Musulmans et Européens, unis dans la même allégresse autour du général de Gaulle, au cours d'un des nombreux voyages qu'il effectua, en 1958, en Algérie. C'était le temps où les idéalistes du 13 Mai croyaient à la politique d'intégration ; c'était le temps où l'on exaltait la fraternisation toute nouvelle, enfin admise par les Européens.



Une ruelle d'un des villages des Beni-Yenni, douars situés sur la commune de Fort-National. Au fond, les hautes cimes du Djurdjura.



Fort-National : une citadelle avec une rue unique. Du fort, les musulmans disaient autrefois qu'il était « une épine dans l'œil de la Kabylie ».



La *kouba*, une petite chapelle perdue dans le djebel. Au loin, le village



L'oued Sebaou, en Grande Kabylie. Parfois, il coule à travers la plaine, parfois il s'étrangle dans une gorge abrupte. L'été, seul un mince filet d'eau demeure. Ici, un paysage aux gracieux vallonnements.

une sainte berbère qui gardait les chèvres

dans une contrée où les chemins sont souvent malaisés et ravinés d'ornières, a-t-on perché les villages si loin des sources ?

Pourtant, on découvre parfois quelques villages perdus au fond des oueds, là où fleurissent les orangers. C'est le cas d'Aït-Meraou et d'El-Misser, qui semblent faire exception à la règle. Pour quelles raisons ?

L'herbe des talus est jaunie par la sécheresse, mais les arbres qui bordent la route sont encore verts. Ils forment de larges plaques d'ombre où les femmes kabyles, revenant de Fort-National, s'abritent du soleil brûlant et des camions militaires qui les frôlent au passage, sans même ralentir. Il faut éviter un trop grand intervalle entre les véhicules.

Dans la courbe d'un virage prononcé, se dressent les ruines d'une agence postale dont la construction semble assez récente. C'est la guerre...

Peu après, le convoi s'engage sur la gauche dans un petit raidillon peu engageant. Au sommet de la pente parsemée de buissons apparaissent les pans de murs d'une école démolie. Encore des ruines !... Mais les véhicules, cahotant, crachant, toussant, m'entraînent vers le sommet, là où s'étend le village, qui sera « mon village » pendant près de deux ans : Icherridène.

Une modeste pyramide, simple monument rappelant deux dates importantes lors des essais de soumission de la Grande Kabylie (ce qui, à vrai dire, n'a jamais été réalisé complètement) : 1857 et 1871, se dresse au bord du chemin, là où il fait un lacet particulièrement accentué.

Et bientôt apparaissent les premiers bâtiments du poste militaire : vieilles maisons en gradins et la grande rue d'où dévalent des bandes d'enfants qui se poursuivent.

La « Main-du-Juif »

Ainsi, je suis arrivé. C'est là que je vais vivre deux ans, partageant mon temps entre l'école, le village et le poste.

Ce poste n'est qu'une partie du village d'Icherridène réquisitionnée par l'armée dès les premiers événements de 1954. Le chemin qui traverse le bourg devait se continuer là où se trouve le cantonnement militaire et rejoindre la route de Fort-National à Michelet.

Vu d'une colline voisine, le site d'Icherridène est un mamelon surpassant tous les autres, ce qui en fait un observatoire de premier choix. Du village d'Ighil-N'Tiguemounine, on distingue parfaitement le chemin taillé à flanc de coteau, les ruines de l'école et le monument pyramidal. Les pentes sont tapissées de genêts et de figuiers entre lesquels se devinent aisément des taches brunâtres de terres incultes.

Le poste en lui-même est un vaste terre-plein entouré d'anciennes maisons. A une extrémité sont installés deux mortiers pointés sans cesse vers le sud-est, là où se trouve le village. Ce dernier domine le cantonnement d'une cinquantaine de mètres. Les maisons, construites en gradins le long de la pente, se resserrent vers la hauteur où se dresse la construction la plus grande, coiffée d'une terrasse carrée. Sous le soleil de l'été, les toits, aux tuiles d'un rose blanchâtre, contrastent violemment avec les vieux murs de pierre noircis.

Au sud, fière et majestueuse, se dresse l'énorme chaîne du Djurdjura. Sur les cimes, les dernières neiges de l'hiver scintillent à la lumière du jour, s'opposant aux nuances bleutées des régions verdoyantes de la base. Le massif entier, perçu au travers des brumes diaphanes de l'aurore, donne une impression de légèreté qu'on ne pourrait trouver chez nous qu'aux premières heures des chaudes journées de l'été. Jetez votre regard entre les grands oliviers qui bordent le chemin et admirez la masse imposante du plus haut sommet : le Lalla-Khedidja (2 308 m), dont le nom est celui d'une sainte berbère qui gar-

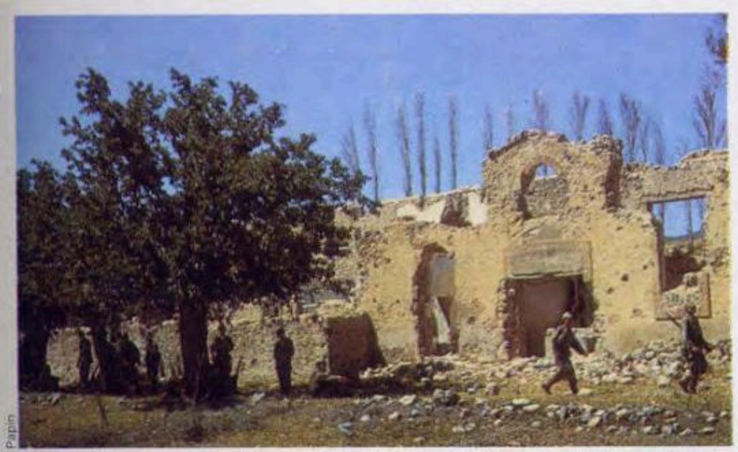


d'Icherridène. Sur la crête furent livrés les rudes combats qui amenèrent, en 1871, la soumission de la Kabylie.



J.-M. Dorveaux

Les Beni-Yenni se composent de six villages dont le plus important est Aït-el-Hassen. Les habitants, artisans très habiles, fabriquent des bijoux filigranés et ornés dę corail et d'émaux. Ils font aussi de l'ébénisterie et des couteaux.



Papin

Une ferme détruite. Vengeance du F.L.N. ou opération « terre brûlée » entreprise par les Français ? A l'ombre des arbres, des soldats se reposent tranquillement.



Trouy

Dans les échoppes de Fort-National, de jeunes enfants vendent des brochettes. Dans la citadelle flotte une odeur de thé à la menthe, d'huile d'olive et de beignets.

dait les chèvres sur les versants de la montagne, lorsqu'elle était bergère. Voici le Thaltath, surnommé la « Main-du-Juif », dont les pans verticaux attirèrent de nombreux alpinistes.

Au premier plan s'étalent les hauteurs bien plus modestes des Beni-Yenni. Tout en bas, dans la vallée, on aperçoit, entre le feuillage des figuiers, le ruban sinueux de la route de Michelet.

Du côté du nord, c'est le même paysage vallonné, aux versants broussailleux. Quelques rares champs, cultivés en terrasses, bordent le chemin poussiéreux qui mène vers Aït-Meraou.

Du côté des cuisines

Le poste se prolonge vers l'ouest, par un autre terre-plein légèrement surélevé, sur lequel se dressent les bâtiments du service d'aide sociale faisant office de mairie et d'infirmerie tout à la fois. Un long baraquement blanc aux volets rouges abrite les bureaux. Quelques maisons vétustes servent de logis à une dizaine de harkis. Au loin, les vallonnements diminuent progressivement jusqu'à la plaine où coule l'oued Sébaou, vers Tizi-Ouzou. Bientôt, alors que la montagne sera déjà plongée dans l'ombre, le soleil dorera de ses derniers rayons cet horizon, aux courbes apaisantes.

La nuit s'étend sur le paysage vallonné de la Grande Kabylie. Dans le ciel clair, des milliers d'étoiles scintillent dans un firmament gris bleuté. La lune déverse jusqu'aux creux des oueds sa clarté blafarde. Tout est calme, tout est tranquille.

Seules, les sentinelles, en faction aux angles d'un poste militaire isolé au milieu du bled, surveillent attentivement les alentours, tout en battant légèrement la semelle pour éviter l'engourdissement dû au froid matinal. Rien à signaler. Parfois, quelques chacals affamés viennent rôder non loin des barbelés, cherchant une maigre pitance parmi les détritus éparpillés autour du poste. Ils hurlent lugubrement, et leurs cris, repris par d'autres, se répercutent dans la nuit de colline en colline.

Au sud, les lumières du douar des Beni-Yenni tracent une ligne brisée de petits points brillants, juste au pied du massif du Djurdjura. Là-bas se trouvent d'autres postes militaires, là-bas veillent d'autres sentinelles.

Du côté des cuisines, les casseroles s'entrechoquent déjà. Dans les vieilles maisons kabyles transformées en casernes, des bruits et des jurons se font entendre. C'est l'heure du réveil pour certains... et il faut faire vite : la patrouille doit être à l'heure !

Ceux qui sont prêts sortent dans la cour, les yeux encore bouffis de sommeil. Mais la fraîcheur de l'aube ne tardera pas à chasser les dernières brumes de la nuit pour ceux qui somnolent encore.

On ouvre silencieusement la porte hérissée de barbelés. La patrouille s'éloigne dans la nuit, les hommes, chaussés de pataugas, marchent en file indienne, chacun suivant à vue celui qui le précède.

Maintenant, tous sont à leur poste, couchés au milieu des grandes herbes qui bruissent doucement sous la brise matinale. Du côté de l'est, le ciel devient légèrement rose, puis se teinte peu à peu d'une lueur orangée. De maigres buissons d'épineux découpent leurs ramures squelettiques sur ce fond de ciel rouge. De longs bancs de nuages étirent depuis l'horizon leurs formes au relief curieusement accentué sous la lumière rasante du soleil levant.

Dans les ténèbres

Tout en bas, le long de l'oued, se devine un mince ruban grisâtre qui serpente entre les pentes boisées : la route qui mène de Michelet à Fort-National. Comme chaque semaine, un convoi doit l'emprunter et traverser cette région sauvage de Grande Kabylie propice aux embuscades en cette période troublée.

D'ailleurs, des ronflements de moteur se font déjà entendre au lointain ; des phares percent de leur lumière jaunâtre les dernières ténèbres de la nuit. Un half-track, surmonté d'une mitrailleuse, ouvre la route. Voici le convoi entier qui passe : camions militaires G.M.C., ambulances, jeeps, et un der-

quelques pâquerettes frissonnent au vent

nier half-track qui protège l'arrière. Aucun incident à signaler.

La patrouille quitte les hauteurs qu'elle occupait. Le soleil est radieux et ses rayons répandent déjà une chaleur appréciable. Tout laisse présager une chaude journée.

Le chemin qui mène au poste est parsemé de nombreuses pierres schisteuses, entre lesquelles de frêles graminées essaient de croître. De chaque côté, des oliviers et des figuiers couvrent les pentes des vallons, seules richesses vraiment importantes des hauteurs de Kabylie. Quelques pâquerettes, piquées par-ci, par-là, frissonnent au vent et ouvrent leurs légères corolles tournées vers le soleil.

Il fait maintenant un temps splendide. Des Kabyles, suivant leur petit bourricot noir, descendent vers Fort-National d'un air nonchalant. Des femmes, leur pot à eau sur la tête, se dirigent vers la fontaine proche, tandis que d'autres mènent leur troupeau de chèvres efflanquées vers un maigre pâturage.

C'est le retour au camp. Sur la gauche, se dresse une *kouba,* petite chapelle de forme cubique, surmontée d'une coupole de pierre noircie, lieu de prière perdu au milieu de la campagne. Au loin, perché sur sa colline, s'étale le village d'Icherridène. Les maisons, étagées sur chaque versant, descendent en gradins jusqu'à mi-hauteur. La plus haute demeure, prisme rectangulaire aux faces blanches, domine tout l'ensemble de sa terrasse carrée.

A droite, quelques bâtiments un peu séparés du reste du village, forment comme un immense escalier le long de la pente. C'est l'école du village. Je me souviens : j'y fus instituteur... H

Jacques TROUY

J.-C. Archambault



L'école du village. Une atmosphère qui évoque peut-être pour le soldat instituteur *la Guerre des boutons.*



Coll. particulière

LA TERRITOR

UT TERRITORIAUX **AD**
AUTO-DÉFENSES

LA FRATERNISATION c'est L'UNION
L'UNION c'est la FORCE

Défendez-vous vous même ! Défendez-vous ensemble !
Avec l'ARMÉE vous défendez l'ALGÉRIE FRANÇAISE

Adhérez à l'Amicale UT-AD de votre département
Vous constituerez une force de 150.000 citoyens en armes

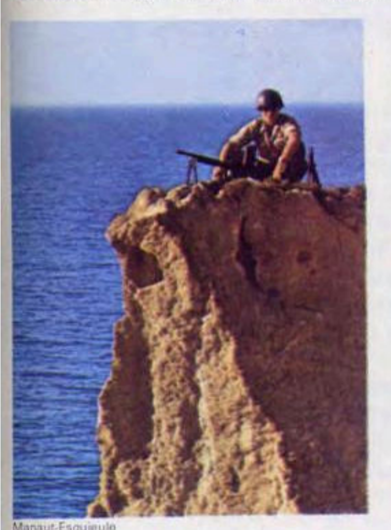
Tract et appel. Un U.T. donnait quelques jours de service par semaine.

Devant l'hôpital de Bône, des territoriaux, sourire aux lèvres. Chez les U.T., la mauvaise humeur était rare. Ils ont toujours fait sereinement leur devoir de citoyens.

Planche d'insignes de différents groupements d'Unités Territoriales dont celui du Corps d'Armée d'Oran *(en bas à dr.)*, ainsi que l'insigne d'un groupe d'autodéfense *(à g.)*. ▶



Gardes, contrôles, patrouilles, protection des plages et des routes. A toutes ces tâches sans gloire, fastidieuses, les territoriaux se sont consacrés pendant cinq ans, libérant, pour le seul secteur d'Alger-Sahel, la valeur de quatre régiments, mieux utilisés à d'autres opérations.



Manaut-Esquieule



Manaut-Esquieule



Coll. Lopatinsky

IALE ENTRE EN ACTION

L'ALGÉRIE, et c'est une des curiosités de son destin, n'a connu l'approbation unanime de l'opinion publique métropolitaine que dans les périodes où elle prodigua son sang. Zouaves et turcos de Solferino ou de Frœschwiller, le 19e corps d'armée pendant la grande épreuve de 1914-1918 et, plus près de nous, les « Africains » de la campagne d'Italie et de la Libération de la France, tous connurent l'accueil enthousiaste des Français et entendirent de chaudes paroles — reconnaissance..., sacrifice inoubliable... — auxquelles ils crurent.

Et pourtant, il est non moins constant que, dans les périodes difficiles, l'Algérie a toujours rencontré l'hostilité d'une importante fraction de l'opinion métropolitaine. Orléanistes en 1830, républicains en 1871, partis de gauche de 1956 à 1962 en fournissent de navrants et permanents exemples.

La plus élémentaire manifestation de cette hostilité fut de refuser au commandement en Algérie, qu'il fût civil ou militaire, les crédits et les troupes indispensables à la mission dont il était chargé. Aussi fut-il souvent contraint de demander à la population algérienne les effectifs que lui refusait le pouvoir central.

Le premier qui eut recours à cette solution fut le général Clauzel, et ce, dès décembre 1830, cinq mois après la prise d'Alger. A peine de retour de l'expédition qui venait de conquérir Médéa et d'y installer Mostefa ben Omar comme bey du Titteri, il reçut l'ordre de renvoyer en métropole la majeure partie des régiments du corps expéditionnaire. Certes, les zouaves — corps alors indigène — existaient déjà mais ce n'était qu'un mince bataillon et les zouaves à cheval, nos futurs chasseurs d'Afrique, n'étaient que trente. Le général Clauzel eut alors l'idée de créer une milice avec la population civile d'Alger, non point à l'imitation de la Garde nationale, qui, en France, dépendait du ministre de l'Intérieur et avait surtout un rôle de défense du régime, mais bien davantage à l'image des milices coloniales qui, aux Antilles, par exemple, avaient joué un rôle essentiel dans la défense des îles.

Tous les habitants d'Alger, français, étrangers, maures et juifs, devaient y servir et se rassembler en armes chaque ▶

de la milice africaine du général Clauzel aux "U.T." de Ro

fois que la ville serait menacée et que, à défaut de tocsin, le canon tonnerait.

Mais cette première milice ne pouvait valoir que ce que valait la population civile d'alors. Nous n'étions à Alger que depuis cinq mois. Les Maures étaient dans une expectative dédaigneuse, les juifs n'avaient pas encore osé prendre les armes et la population française ou étrangère n'était guère composée que de cabaretiers et de boutiquiers — que nos soldats appelaient « mercantis », le mot aura une longue et péjorative carrière — qui étaient plus occupés à ficeler leurs pauvres paquets et à chercher à s'embarquer qu'à combattre.

On sait l'hostilité pour l'Algérie de cette opposition qui venait de renverser Charles X et mettre Louis-Philippe à sa place ; aussi tous étaient-ils convaincus du prochain départ de toute l'armée.

Dans ces conditions, la mise sur pied de la « milice africaine », qui fut ordonnée le 24 décembre 1830, était vouée à l'échec et un malheureux essai d'élection des gradés ne servit à rien d'autre qu'à la mieux discréditer.

L'idée ne tardera cependant pas à être reprise. La situation s'étant un peu améliorée et la population civile ayant augmenté, le général Savary, duc de Rovigo, put, le 21 septembre 1832, en appelant seulement les Français, constituer quatre compagnies de cent hommes et un peloton de trente miliciens à cheval.


Coll. Sapin-Lignières

Hors des murs

A chaque alerte, on courait aux remparts et on en défendait les accès contre les razzieurs audacieux qui voulaient profiter de ce que la garnison faisait colonne hors de la ville.

Un jour entre autres, le 17 octobre 1835, le général Rapatel, commandant d'armes à Alger, repoussa une attaque, puis, prenant la tête de deux escadrons de chasseurs d'Afrique et du peloton des milices africaines, poursuivit les fuyards largement hors des murs. Ceux-ci se reformèrent derrière sidi M'Barek Mahieddine es-Seghir, khalifa d'Abd el-Kader à Miliana, venu avec ses réguliers tâter nos défenses. Malgré son infériorité numérique, le général Rapatel fit sonner la charge, nos cavaliers culbutèrent les troupes de sidi M'Barek et le peloton des milices africaines s'empara d'un drapeau.

Nommé une deuxième fois au commandement de l'Algérie, le maréchal Clauzel réorganisa la milice africaine en y incorporant tous les Européens de vingt à cinquante ans et, en 1846, ce fut une force sérieuse — deux bataillons, un escadron et une demi-batterie d'artillerie — qui participa aux opérations qui permirent au général Bugeaud de dégager toute la Mitidja.

La guerre révolutionnaire que nous subissions ouvertement depuis 1954, mais en réalité depuis près de trente ans par les lents efforts souterrains des extrémistes pour détacher de nous les musulmans, avait abouti, en 1956, à un pourrissement créant une situation difficile à laquelle le gouvernement Guy Mollet entreprit de faire face, notamment en donnant à Robert Lacoste, ministre résidant à Alger, des pouvoirs très étendus.

Le premier problème était militaire. La guerre révolutionnaire est, en effet, une considérable mangeuse d'effectifs. Pour pacifier, il faut obtenir la confiance de la population, la délivrer de la peur. Restaurer cette confiance implique deux impératifs. D'une part, réunir des effectifs nombreux pour rassurer partout la population et lui apporter la protection dont elle a besoin et, d'autre part, faire se créer entre elle et l'armée une sympathie et une mutuelle compréhension qui seront le véritable barrage contre la subversion.

Si, pour le premier point, la solution était entre les mains de Guy Mollet, qui, dès 1956, fit envoyer en Algérie une partie du contingent et rappeler les « disponibles », pour le deuxième, la solution en revint à Robert Lacoste, qui réinventa les milices africaines sous le nom d' « unités territoriales ».

En fait, la ressemblance entre milices africaines et unités territoriales se limite à cette continuité historique, car les rôles furent profondément différents. Les milices africaines agissaient un peu comme des pompiers de village, courant au feu et reprenant leur vie journalière dès l'incendie éteint. Les Français d'Algérie rappelés dans la territoriale eurent au contraire une mission durable. Groupés en bataillons dont les P.C. étaient proches de leurs domiciles, les « U.T. », s'ils étaient mobilisés en permanence, n'étaient appelés à fournir un service actif que quelques jours par semaine, deux en moyenne. Conservant chez eux leur uniforme — sommaire — ceux qui venaient prendre leur tour de garde trouvaient aux P.C. de leurs unités armes et équipements et, leurs vingt-quatre heures terminées, remettaient ces armes aux suivants.

La chasse aux paquets

Pour le secteur Alger-Sahel, cela représentait un effectif total de 25 000 hommes fournissant quotidiennement 4 000 hommes pour le fastidieux mais nécessaire quadrillage de la ville, surveillant les écoles, les transports en commun, opérant des ratissages, contrôlant les identités, faisant de jour et de nuit d'incessantes patrouilles, fouillant les sacs, les voitures, les sacoches des bicyclettes, faisant la chasse aux paquets abandonnés, s'efforçant partout et toujours d'entraver l'œuvre de mort des terroristes.

Toutes ces missions étaient facilitées par la compréhension et la sympathie de toute la population. Elles étaient, en quelque sorte, humanisées par le fait que, opérant dans leur propre quartier, les territoriaux connaissaient la plupart de leurs concitoyens et apportaient ainsi à la nécessaire servitude des contrôles une gentillesse qui rendait plus légère l'exécution de ces missions. Le contrôle d'au-

ert Lacoste

◀ Place du Gouvernement, Alger, les hommes du 20e bataillon sont présentés au drapeau. A l'esprit de corps s'ajoutait, chez les U.T., une chaleur humaine qui facilitait l'exécution de leur mission. Toutes les ethnies étaient représentées dans le 20e bataillon.



Lors de cette cérémonie, ▶ un général remet au capitaine Alba le fanion de la 148e compagnie. Cette mobilisation hebdomadaire permettra aux Algérois des différentes couches sociales de se rencontrer et de se mieux connaître. Le 20e fut affecté à la Casbah.

Coll. Sapin-Lignières

jourd'hui était peut-être le contrôleur de la veille.

On ne s'est jamais rendu exactement compte en métropole — si tant est qu'on le sût — de la servitude que représentait pour la population d'Algérie le service de la territoriale. Deux jours par semaine en moyenne, l'ouvrier — payé à l'heure — abandonnait son travail pour protéger ses concitoyens, mais aussi le commerçant, qui devait fermer boutique, l'employé, dont le patron gémissait de voir s'absenter son collaborateur, mais ce même patron se retrouvait, lui aussi, au P.C. des U.T. lorsque venait son tour et devait compenser par des heures supplémentaires ou la suppression des vacances le temps passé à la protection commune.

La « territoriale » apportait de surcroît au commandement l'outil irremplaçable pour réaliser la symbiose armée-population qui est la clef de voûte de toute guerre révolutionnaire, qu'on la fasse ou qu'on la subisse. Soldats deux jours par semaine, les territoriaux reflétaient dans leur P.C. leurs inquiétudes ou leurs espoirs de civils mais, les cinq autres jours, ils apportaient dans leur foyer et diffusaient dans leur entourage les mots d'ordre de l'armée et répandaient dans toute la population la volonté du commandement mise en forme par les 5es bureaux des états-majors, les bureaux d'action psychologique.

Toujours sur ce plan des U.T., un pas important fut franchi après le 13 mai 1958, lorsqu'on décida d'incorporer largement dans la territoriale les Français musulmans. A titre de test fut créé, le 5 juin 1958, le 20e bataillon U.T. dans la Casbah d'Alger. Ancien officier d'active mais aussi ancien tirailleur, je crus devoir en solliciter le commandement avec, pour adjoint, le courageux et toujours dévoué commandant Grisoni. Fort de 1 200 hommes, le bataillon était réparti en trois compagnies : U.T. 141, du capitaine Chailley, avec pour P.C. un bain maure de la basse Casbah, rue Scipion ; U.T. 142, du lieutenant Jammy, qui occupait non loin de Barberousse la maison modèle du centenaire de l'Algérie française ; U.T. 148, du capitaine Alba, installée près de la cathédrale. Pour schématiser les origines ethniques, disons que l'effectif du bataillon comptait 30 % de Lopez, 30 % de Lévy, 30 % d'Ahmed et il y avait aussi un petit 10 % de Dupont, mais au-delà de ces pourcentages statistiques, un seul et chaleureux état d'esprit, dont je peux résumer l'efficacité par cette seule notation : de jour comme de nuit, j'ai toujours circulé, dans cette Casbah que d'aucuns jugeaient inquiétante, seul, sans arme et sans jamais y avoir personnellement vécu le moindre incident.

Dans la Casbah

Témoins de la misère qui régnait dans la Casbah sous l'effet de la guerre, mais surtout parce que, tout naturellement, se rassemblaient là tous les déshérités, les ratés pitoyables, toute l'écume aussi d'une grande ville, les territoriaux eurent naturellement une action charitable (peut-être devrait-on dire « sociale », mais le mot est sans rayonnement et sans chaleur humaine). Ce fut là surtout le rôle de leurs femmes, plus aptes que leurs époux à agir avec sensibilité et tendresse, et, sous l'égide du Mouvement de solidarité féminine créé par Mme Massu, s'organisa dans la Casbah une efficace cellule de ce mouvement.

Il était du devoir du commandant de prévoir l'utilisation des U.T. à d'éventuelles opérations actives. La territoriale représentait un réservoir considérable de bonnes volontés et les éléments les plus dynamiques s'impatientaient de la mission indispensable mais passive qui était la leur.

C'est dans cette hypothèse qu'il fut décidé, au sein des bataillons, de grouper des volontaires choisis parmi les plus jeunes et les plus solides dans une même unité à possibilités opérationnelles. Ainsi furent créées les « sections de choc », distinguées par le port du béret « gourka » noir.

L'expérience en avait déjà été faite avec l' « U.T.B. », unité territoriale blindée, sous l'égide du 5e régiment de chasseurs d'Afrique à Maison-Carrée. La participation heureuse de cette U.T.B. aux opérations menées dans le secteur de l'Arba par le 3e chasseurs d'Afrique, que commandait alors le colonel Argoud, incita le commandement à étendre l'expérience. Toutefois, il ne fut pas créé de section de choc au 20e bataillon, car sa mission dans la Casbah requérait tous ses effectifs.

Des apéritifs et de vastes paellas

Tout naturellement et parce que cela est commun à toutes les armées, mais plus spécialement sur la base d'une population méditerranéenne, les U.T. ne tardèrent pas à organiser entre eux des apéritifs, de vastes paellas, voire des expositions de peinture. Tout cela, loin de nuire à l'exécution des missions, renforçait un esprit de corps naissant et apportait aux rapports humains une chaleur amicale.

Aussi, naturellement, il se créa à Alger, puis à Oran, des amicales de territoriaux qui éditèrent bulletins et revues. Le commandement voyait d'un très bon œil se constituer de telles associations. Le général Salan accepta d'en être le président d'honneur. Chef du 5e bureau, le colonel Gardes eut, le premier, l'idée de regrouper ces amicales et même d'en augmenter largement l'audience en imaginant la création d'une Fédération des U.T. et groupes d'autodéfense d'Algérie. En effet, à la création des U.T. dans les villes et les villages avait correspondu la nécessité de faire assurer la protection de la population rurale par des éléments tirés de son sein ; ce furent les « groupes d'autodéfense », essentiellement musulmans, dont on voulait consolider le bon état d'esprit en les associant encore un peu plus étroitement aux U.T. H

M. SAPIN-LIGNIÈRES

OMAR L'ÉVENTREUR UN BER

OMAR le berger, Omar l'éventreur, règne sur Aïn-Mahdi. Pour bien montrer son autorité, lui et ses fellaghas ont commencé par égorger tous les membres du conseil des notables et les habitants notoirement profrançais — les anciens combattants en particulier. Une fille a été violée par une vingtaine de rebelles, puis ouverte de bas en haut, parce qu'elle avait, d'après des ragots, d'ailleurs inexacts, « fréquenté » un infidèle. Omar lui-même, pour se venger probablement de ses anciens patrons et des familles qu'il jalousait, avait éventré plusieurs personnes. Les détachements français, ne faisant que traverser le village au cours d'opérations passagères, n'ont rien changé à cet état de fait. Quelques heures après leur départ, les fellaghas étaient de retour.

L'arrivée d'une petite unité avait ramené un peu d'espoir. Un nouveau conseil des notables s'était constitué. La vie était redevenue normale. Personne n'imaginait que les Français partiraient de nouveau et c'est pourtant ce qu'ils ont fait. Omar est revenu avec sa bande et a égorgé le nouveau conseil des notables. Alors Aïn-Mahdi a basculé du côté de la rébellion : tous les jeunes qui restaient ont pris le djebel avec Omar.

Quand j'arrive à Aïn-Mahdi avec mon peloton porté de tirailleurs sénégalais (45 hommes, dont 8 chauffeurs), il n'y a plus de conseil des notables, plus de cartes d'identité, qui ont toutes été détruites, et l'école est fermée. Les rues se vident et les portes de toutes les maisons se ferment à ma première apparition.


J.-P. Lavalette

Le lendemain, je retourne au village avec deux Africains au visage balafré, à la carrure impressionnante, armés l'un de son fusil et l'autre d'une hache.

Dès que nous pénétrons dans la première ruelle, les portes se ferment comme la veille. Nous nous arrêtons devant la première. La hache entre en action. Les battants volent en éclats. Dans la cour, deux femmes et cinq ou six gosses se serrent les uns contre les autres, terrorisés. Un homme d'une quarantaine d'années se tient immobile devant eux. Je lui tends la main. Il est tellement surpris qu'il la serre.

Nous passons à la deuxième porte. Au premier coup de hache, elle s'ouvre. Pour les suivantes, il suffit de frapper. Tout le monde parle français, même les femmes, ce qui simplifie considérablement la conversation.

Au cours d'une de ces visites, un homme me répond même dans une langue tellement pure que je ne puis m'empêcher de l'en féliciter. Il me répond qu'il n'a aucun mérite : ancien instituteur, il a pris sa retraite dans son village natal. Il s'appelle Ben Ziane.

— Vous nous dites que vous allez rester, rétorque-t-il à mon petit discours. Comment vous croire ? Nous avons déjà trop souffert pour avoir fait confiance aux Français. J'avais trois fils, ils sont partis l'année dernière.

— Dans le djebel avec Omar ?

— Peut-être.

De la cour, je vois une partie de la pièce du rez-de-chaussée. Il y a là une pile de revues posées sur une chaise. J'en feuillette une machinalement, puis une autre... Ce sont des tracts du parti communiste français et des publications russes en langue française.

— Oui, je suis communiste et fier de l'être, me lance-t-il avec défi. Je l'étais déjà il y a trente ans. Vous pouvez m'arrêter si c'est un crime.

— Tes opinions politiques ne regardent que toi. Je ne fais la guerre qu'aux rebelles. A cet après-midi.

Je convoque tous les hommes au poste à 14 heures. Je veux qu'ils me désignent un responsable-porte-parole en attendant les élections. La partie n'est pas facile. A tous mes arguments, il y a toujours quelqu'un pour dire que, la dernière fois, les Français avaient aussi promis de rester. Il est évident, de plus, que les espions d'Omar sont là. Celui qui sera désigné devra être protégé de jour et de nuit...

La discussion a assez duré. Il faut que je fasse acte d'autorité.

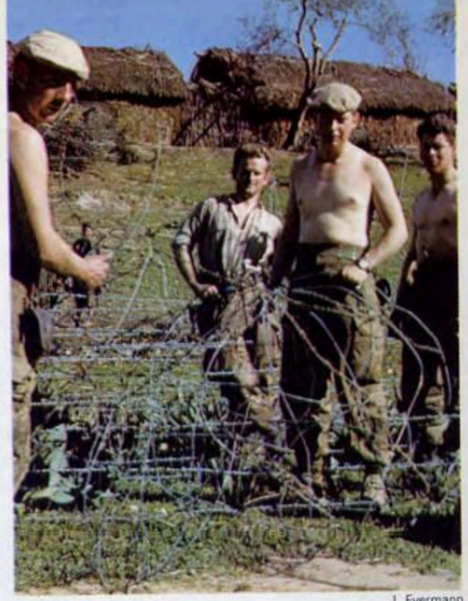
Mahmoud, un homme d'une cinquantaine d'années, semble bénéficier d'une certaine considération de la part des autres... Faut-il le choisir ? C'est un coup de poker. S'il est le représentant des fellaghas, j'aurai bonne mine ! Je risque.

— Mahmoud, tu seras le chef du village.

L'homme devient vert de peur et refuse énergiquement : j'ai gagné, s'il faisait partie du F.L.N., il ne se ferait pas tant prier.

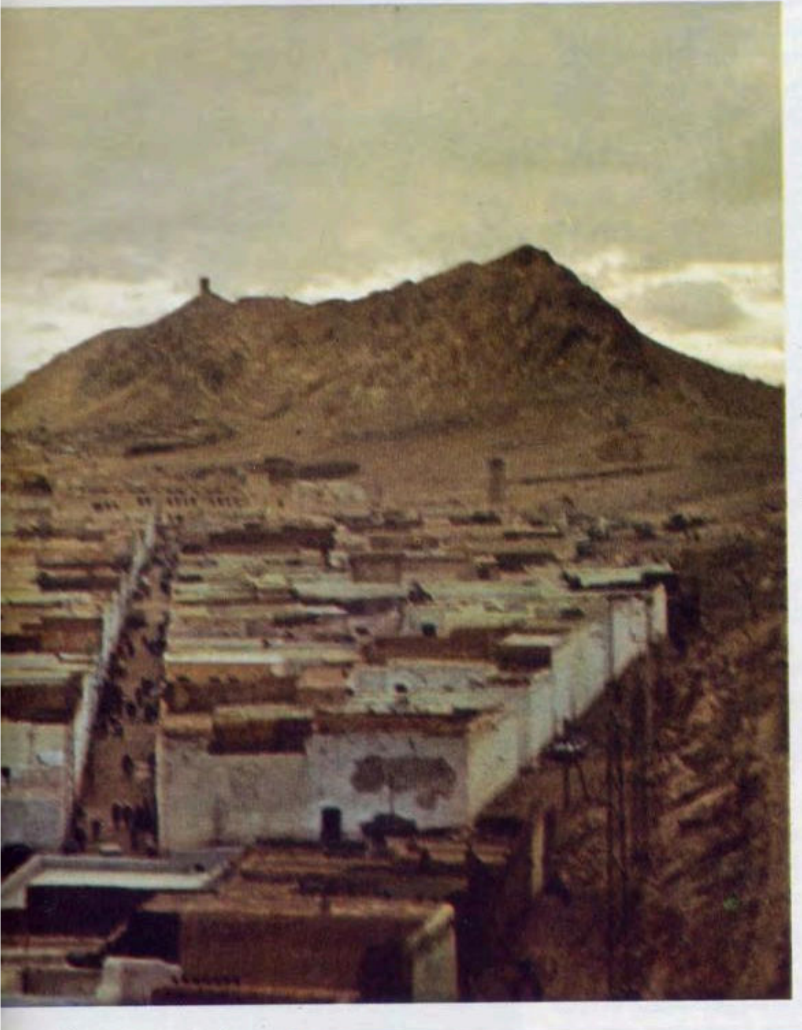
— Vous pouvez rentrer chez vous et annoncer la nouvelle à tout le monde, dis-je aux autres. Mahmoud, reste avec moi. C'est ton devoir envers le village. Il faut refaire le système d'irrigation, réorganiser

ER PARMI D'AUTRES



En bas : au cours d'une opération, les hommes d'une unité fouillentune mechta à la recherche de maquisards. *A droite :* pour protéger plus efficacement la population civile, les soldats entourent parfois les villages d'un réseau très serré de barbelés.

J. Eyermann





Papin

Photo du haut : Laghouat, petite ville située au sud des monts Ouled-Naïl. Célèbre pour ses burnous, ses tentures, ses tapis – tapis qui, parfois, seront extorqués aux artisans pour venir en aide à l'effort de guerre du F.L.N. *A droite :* des hommes patrouillent inlassablement dans le djebel, autant pour assurer la protection des populations que pour obliger l'adversaire à sortir de sa cache et à accepter le combat dans des conditions d'infériorité.



Papin

le ravitaillement... Tu es le seul capable de mener cela à bien.

— Qu'est-ce que je vais devenir? Et ma famille?

— Le jour, tu ne risques rien. La nuit, tu t'enfermes dans ta maison avec ta famille et tu ne laisses entrer personne, même pas ton meilleur ami. S'il se passait quelque chose, monte sur la terrasse et avec cette torche électrique, fais des signaux en direction du poste. Nous arriverons aussitôt.

— Inch Allah!

Un problème à résoudre d'urgence est celui du contrôle de la population. Il faut ▶

la pacification est une chose, la chasse aux "fells" en est une autre ; parfois il faudra bien employer la manière forte

que je fasse un recensement complet et précis : les fellaghas originaires du village retournent chez eux en permission. Faute de pouvoir identifier les habitants, je suis dans l'impossibilité de contrôler leurs déplacements.

L'opération doit être menée en une seule journée et par surprise. J'obtiens des fiches en blanc à la sous-préfecture, un appareil photo et des pellicules. La nuit suivante, quelques-uns de mes hommes sont placés autour d'Aïn-Mahdi, avec mission de refouler les gens qui voudraient en sortir et ceux qui essaieraient d'y entrer.

Les femmes se dévoilent

A sept heures, j'entre dans la première maison. La porte est numérotée à la peinture blanche. Le numéro de la fiche, reproduit sur une ardoise, est photographié en même temps que chacun des habitants. Je prends moi-même les photos. Les hommes ne protestent pas quand je demande aux femmes de se dévoiler. Je suis officier; si c'était un soldat qui opérait, ce serait une autre affaire! Les femmes, elles, ne sont pas du tout gênées, bien au contraire! Elles sont ravies de cet imprévu et certaines se montrent même fort coquettes et me demandent si elles pourraient venir chercher chez moi un exemplaire de leur portrait.

Mahmoud me suit, intrigué.

— Mais pourquoi tout cela? me demande-t-il. Je connais tous les habitants.

— Sans doute, mais moi, je ne les connaissais pas. Maintenant, j'ai vu tout le monde, y compris la femme d'Omar. Tu ne m'avais pas dit qu'elle était là.

— Cela ne m'était pas possible.

— Maintenant, il te sera possible de me signaler les fellaghas qui reviendraient chez eux ou les jeunes qui partiraient. Ce sont les fiches et les photos qui auront parlé et qui parleront, si tu avais la sottise de te taire. Les personnes non recensées qui seraient là sans une autorisation d'entrer et celles qui seraient parties sans laissez-passer seront considérées comme des rebelles.

— Oh là là! J'en connais qui ne seront pas contents!

Les jours ont passé. les hommes et les sous-officiers ont le sourire. Je les entends discuter entre eux.

— Ça a drôlement changé depuis qu'on est là, hein?

— Depuis le recensement, ils sont devenus tout conciliants.

Il est vrai que la situation a évolué dans le bon sens, mais la pacification est une chose et la chasse aux rebelles en est une autre. C'est même notre mission essentielle. Nuit et jour, nous patrouillons autour d'Aïn-Mahdi, tendant des embuscades sur les pistes chamelières et les sentiers de chèvres. Les fellaghas ne se laissent pas accrocher. Il suffit à Omar de tenir le djebel à six ou sept kilomètres du village, où ses représentants sont toujours implantés. Le temps joue pour lui. Il faut l'obliger à se manifester et pour cela, une seule solution : isoler complètement le village.

Au cours de nos patrouilles dans le sous-quartier, nous avons découvert un dépôt de tuyaux en ciment abandonnés par le service hydraulique. Nous les plantons le long des limites du sous-quartier, après les avoir peints en blanc, pour qu'ils soient visibles du poste. Interdiction aux gens et aux troupeaux de franchir le périmètre ainsi délimité. Les protestations pleuvent ; nous avons atteint le but. Il est évident que les liaisons avec Omar s'effectuaient en plein jour par l'intermédiaire d'hommes emmenant les bêtes au pâturage.

Un matin, un guetteur signale qu'un jeune berger vient de disparaître au fond d'un oued à proximité du périmètre interdit. Avec cinq hommes, je fonce dans la direction indiquée. Dans le lit de l'oued, les traces sont visibles. Un gosse de quinze ans, Kaddour, est caché derrière une pierre. Nous le ramenons au poste.



Le cadavre d'Abdallah

Il faut le faire parler. Le procédé n'est pas glorieux, mais des vies humaines sont en jeu. Ou je bouscule Kaddour et je neutralise Omar, ou je fais appel aux grands sentiments humanitaires et les habitants d'Aïn-Mahdi ont la gorge tranchée. Pour moi, il n'y a pas à hésiter. D'ailleurs avec Kaddour, qui semble terrorisé, je n'aurai pas à aller très loin.

— Donne-moi les noms des hommes qui travaillent pour Omar dans le village.

— Je ne les connais pas.

— Kaddour, je ne suis pas méchant, mais tu peux être sûr que je t'obligerai à parler.

— Je ne sais rien.

Je l'attrape par le devant du burnous et commence à le secouer.

— Tu vas parler.

— Je te jure que je ne sais rien.

— Tant pis pour toi!

Il réagit à la première gifle.

— Arrête, je vais tout te dire.

Je transpire. Sale travail! Je ne suis pas fait pour ça. J'aurais pu demander à un tirailleur de s'en occuper, mais c'est trop facile de se décharger sur les autres sous prétexte qu'ils se posent moins de problèmes. Si quelqu'un doit se salir les mains, c'est moi, le responsable.

— Je ne connais qu'Abdallah, qui ramasse l'argent pour Omar.

— Bon, je te libérerai ce soir, en disant que la punition est suffisante pour être allé en zone interdite. Je laisserai passer plusieurs jours avant d'agir pour que personne ne te soupçonne. Attention! si tu prévenais quelqu'un, je serai obligé de révéler à tout le monde que tu as parlé. Tu sais ce qu'Omar te ferait alors...

C'était le premier maillon d'une longue chaîne. Quelques jours plus tard, je suis



Marty

Pour faciliter le recensement, on numérote les maisons.

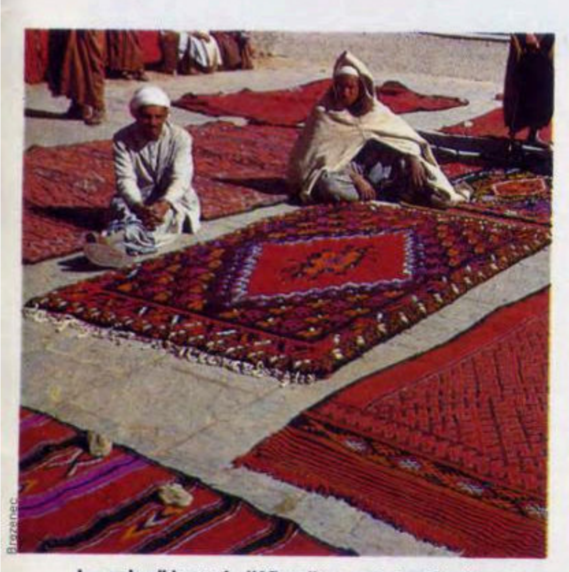


Pivot

Palabres sous l'arbre : le conseil des notables est réuni.

Henri Bernard

Le marché aux moutons draine des gens de partout. Une bonne occasion pour les maquisards de s'infiltrer dans un village afin d'endoctriner la population et de collecter de l'argent.



Brezenec

Les splendides tapis d'Aflou dits « tapis du djebel Amour ».

en mesure de faire arrêter Abdallah et ses quatre complices. Au coin d'une ruelle, Abdallah échappe aux tirailleurs et bondit dans l'obscurité. Tireur d'élite, le sergent l'abat d'une rafale de son F.M.

Le lendemain je rassemble la population, qui contemple le cadavre d'Abdallah et les quatre hommes alignés contre le mur, les mains attachées derrière le dos.

— Voici le cadavre d'Abdallah. Il volait votre argent. Avec ces quatre autres, il vous tyrannisait. Maintenant, c'est fini. Abdallah est mort et ceux-là iront devant les juges. Omar n'a plus personne pour dénoncer ceux qui n'accepteront plus d'être ses esclaves.

Nous avons gagné la première manche, mais pas la partie. Omar ne peut accepter cette défaite sans réagir. Il perdrait la face. Il va sans aucun doute tenter d'exécuter Mahmoud. Je prépare la riposte.

Dix jours plus tard, une vingtaine de rebelles ouvrent le feu sur le village. Un groupe de fellaghas infiltré dans les jardins tire avec un F.M. et plusieurs P.M. Du poste, mes mitrailleuses entrent immédiatement en action.

Impressionné par la violence du feu dirigé contre nous, je suis sur le point d'abandonner mon plan, mais j'aperçois les signaux d'une lampe électrique au-dessus de la maison de Mahmoud. Pourvu que sa porte soit assez solide!

Le peloton est rassemblé et attend mes ordres. Nous sortons d'un seul bloc malgré les rafales. Les fellaghas réagissent trop tard. Quand ils corrigent leur tir, nous sommes déjà à l'abri d'un mur. Aucun de mes hommes n'a été touché. Je lance deux groupes vers la lisière opposée d'Aïn-Mahdi et je cours chez Mahmoud avec le troisième. Omar a-t-il réussi? La porte n'est pas abîmée au point que quelqu'un ait pu passer. J'achève de la démolir.

La famille de Mahmoud est entassée dans un coin de la pièce du rez-de-chaussée et n'ose pas bouger. Mahmoud est couché sur le toit, tremblant et muet.

— Alors, tu ne peux pas parler?

— J'ai cru que c'était fini pour moi. J'entendais tirer en pagaille sur le poste. Je me disais que tu ne pouvais pas sortir.

— Je suis arrivé tout de suite. Je te l'avais promis.

— Mon lieutenant, merci.

— A demain. Dors bien. Omar ne reviendra plus, mais je laisse à tout hasard une patrouille dans le village.

— Merci à toi et à tes hommes.

Maintenant, Omar ne trouvera plus à Aïn-Mahdi que des portes fermées, comme moi au début. D'après les traces de sang, le coup de main ne lui a pas coûté très cher, mais moralement, il perd gros.

Explosions et rafales

Un mois plus tard, il ne peut échapper à une opération menée par des troupes d'Aflou et des parachutistes. La population d'Aïn-Mahdi, massée sur les toits, suit le combat, qui fait rage au loin. Quelques patrouilles de chasseurs amorcent leurs piqués à la verticale du village. Les explosions et les rafales sont nettement perceptibles.

Le secteur m'envoie un message annonçant le résultat de l'accrochage : quarante morts chez l'ennemi, dont vingt et un sont d'Aïn-Mahdi.

Le lendemain, je me rends au village pour prévenir les familles. La nouvelle s'est répandue comme une traînée de ▶



Lahalle

Des avions larguent leurs bombes lors d'une opération contre une unité de l'A.L.N. L'aviation et l'armée de terre « mettent le paquet ». En février 1959, à Alger, Debré expliquera qu' « il faut des succès rapides qui soient ressentis dès le printemps en métropole ».

après l'exécution et malgré le non-lieu, le procureur demande un supplément d'enquête

poudre : sous un masque d'indifférence, chacun espère que je vais passer devant sa maison sans y entrer. Moi-même, chaque fois que je m'arrête, je sens monter l'écœurement, comme lorsqu'il me fallait interroger Kaddour. La guerre est une idiotie. Je termine par Ben Ziane ma sinistre tournée.

— Bonjour, lieutenant, ça va?

— Je n'aime pas annoncer les mauvaises nouvelles.

— Un de mes fils, hier?

— Deux, ils se sont bien battus avant de mourir. Je sais qu'aucune parole ne peut te consoler.

— C'était écrit, nous n'y pouvons rien.

— Il ne te reste plus qu'un garçon : Ahmed. Il est dans la bande de Ksar-el-Ihrane. Il faut le faire revenir ici, il n'a que vingt ans. Il n'aura aucun ennui, j'oublierai qu'il est parti.

— Pourquoi veux-tu m'aider? Je ne suis pas de ton côté.

— Je ne te demande rien. Tu es un père qui vient de perdre deux fils.

Ahmed revint.

Quant à Omar, il trouva une fin peu glorieuse. Fait prisonnier, il fut jugé. Il avait commis tellement de meurtres et d'atrocités dans toute la région, que sa condamnation ne pouvait faire de doute.

Les nomades crient leur haine

Il fut amené à Aïn-Mahdi. De nombreux nomades vinrent se joindre à la population pour lui crier leur haine et assister à son exécution. Son cadavre fut enterré dans un coin ignoré de tous. Avec lui, la rébellion prit fin dans la région d'Aïn-Mahdi. Bientôt, la vie reprit son cours normal. Comme avant, les camions de Laghouat revinrent toutes les semaines pour chercher les tapis, les burnous et les djellabas tissés par des femmes sur des métiers archaïques et qui constituent la principale source de richesse des habitants.

Pourtant, pour moi, l'histoire ne s'arrête pas là. Un jour, deux gendarmes demandèrent à me voir. Les sœurs d'Abdallah, le collecteur de fonds d'Omar, vivaient en rapports étroits avec la communauté catholique de Laghouat. Conseillées par des « âmes charitables », elles avaient porté plainte contre moi pour assassinat et vol. J'étais accusé d'avoir abattu Abdallah sans raison et de m'être approprié les tapis dont il faisait commerce.

L'enquête aboutit à un non-lieu, mais à la suite d'une intervention des élus locaux de Laghouat et, semble-t-il, d'un parlementaire résidant à Alger, le procureur réclama un supplément d'enquête. Je subis une nouvelle série d'interrogatoires. Mes affirmations furent heureusement appuyées par la découverte d'une correspondance apportant la preuve de l'appartenance d'Abdallah à l'O.P.A. Il apparut, en même temps, que les fameux tapis avaient été extorqués par lui aux lissières d'Aïn-Mahdi, comme contribution à l'effort de guerre. Retrouvés, ils furent tous envoyés à Laghouat aux bonnes sœurs, sans doute pour les remercier... H

Christian GRÉGOIRE

HISTORIA magazine

Hebdomadaire
paraissant tous les lundis
Éditions Jules Tallandier
Directeur de la publication : *Maurice Dumoncel*
Directeur des périodiques : *Georges Mazoyer*

Directeur : *Yves Courrière*
Conseiller auprès de la Direction : *Général Beaufre*
Rédacteur en chef : *Jean Fontugne*
Adjoints : *Jacques Kohlmann*, *Marie Elbe*
Chef service photo : *François Wittmann*
Directeur des publications Historia : *Christian Melchior-Bonnet*
Administration : *Christian Clerc*
Maquettiste : *Roger Brimeur*

Dessinateur : *John Batchelor*
Fabrication : *Roger Brimeur*
Secrétariat de la rédaction : *Brigitte Le Pelley Fonteny*
Adjoint : *Charles Meyer*
Directeur de la promotion : *Jacques Jourquin*
Assistantes : *Chantal de Pinsun*, *Françoise Rose*
Relations publiques : *Claude Bénédick*
Abonnements : *Jean-Loup Pellé*

RÉDACTION-ADMINISTRATION :
Librairie Jules TALLANDIER
17, rue Remy-Dumoncel, PARIS-14e. **Tél. 707-17-89.**
Télex 21311. Publio Réf. 581.
Prix de vente au numéro : France, 3 F. – Belgique, 30 FB. Suisse, 3 FS.

ABONNEMENTS

FRANCE : 61, rue de la Tombe-Issoire, PARIS-14e. Tél. 707-17-89. CCP « HISTORIA MAGAZINE » Paris 2778-70 ou chez votre dépositaire.
BELGIQUE : S.A. FEMMES D'AUJOURD'HUI, 65, rue de Hennin. B 1050 BRUXELLES. - Tél. 47-69-29.
CCP BRUXELLES 1882-34.

Tarif :
1° 6 mois - 24 numéros.
67 FF - 670 FB - 67 FS - Autres pays : 82 FF.
2° 1 an - 48 numéros.
123 FF - 1 230 FB - 123 FS - Autres pays : 153 FF.
3° 1 an - 48 numéros, 3 reliures dont 1 gratuite.
159 FF - 1 590 FB - 159 FS - Autres pays : 198 FF.
4° 2 ans - 96 numéros, 6 reliures dont 2 gratuites.
302 FF - 3 020 FB - 302 FS - Autres pays : 350 FF.

RELIURES :
FRANCE : 18 F chez tous les dépositaires ou Franco.
BELGIQUE : 195 FB chez les dépositaires ou auprès de l'A.M.P., 1, rue de la Petite-Ile, 1070-BRUXELLES CCP 416-69.
SUISSE : 18 FS chez tous les dépositaires.

NOTE A NOS ABONNÉS :
1° Les abonnements peuvent être pris à partir du n° 194 (nouvelle série Historia Magazine-Guerre d'Algérie) ou du numéro en cours.
2° Les souscripteurs au tarif n° 4 s'engagent pour la totalité de la collection. Ils ont la possibilité d'effectuer leur règlement en deux fois : à la souscription : 157 FF - 1 570 FB - 157 FS - Autres pays 180 FF ; au 48e numéro : 157 FF - 1 570 FB - 157 FS - Autres pays 180 FF.
3° Tout souscripteur ayant choisi notre tarif avec reliure recevra avec ses premiers numéros les 3 reliures nécessaires pour relier 48 numéros.
4° La publication est hebdomadaire, mais en juillet et en août il ne paraîtra que deux numéros par mois.
5° Toutes nos revues sont expédiées sous carton fort et bénéficient par conséquent d'un maximum de protection.
6° Pour toute correspondance relative à votre abonnement (changement d'adresse, réclamation, renouvellement), envoyez-nous l'étiquette collée sur notre dernier envoi, elle porte toutes les références vous concernant.
7° Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 2 F en timbres.

CHRONOLOGIE
(décembre 1958)

FRANCE ET COMMUNAUTÉ

Proclamations des Républiques centrafricaines, ex-Oubangui-Chari (1er), de Côte-d'Ivoire (4), du Dahomey (4), de Haute-Volta (11), du Niger (18).
3-7 : visites de De Gaulle en Algérie et au Sahara.
8 : l'Assemblée de l'Union française cesse ses fonctions.
9 : première séance de la nouvelle Assemblée nationale : Chaban-Delmas élu président.
11-16 : les Comores, la Côte française des Somalis, Saint-Pierre et Miquelon, la Polynésie optent pour le statut de territoires d'outre-mer.
12 : le général Salan nommé inspecteur général de la défense nationale.
13 : le général de Gaulle officiellement candidat à la présidence de la République.
21 : de Gaulle élu président de la République avec 77,5 % des suffrages.
23 : projet de réforme judiciaire.
28 : dévaluation du franc et création du « franc lourd ».
Démission de Guy Mollet et des ministres socialistes.
29-30 : le Dahomey, le Sénégal et le Soudan forment une fédération primaire.

AFRIQUE DU NORD ET MOYEN-ORIENT

3 : démission du gouvernement Balafrej au Maroc.
3 : libération par le F.L.N. de huit prisonniers français.
5 : troubles à Rabat et à Casablanca.
8 : agitation pronassérienne en Irak.
12 : Paul Delouvrier, délégué général à Alger. Le général Challe commandant en chef en Algérie.
20 : incident aérien israélo-égyptien.
23 : nouveau gouvernement marocain formé par Abdallah Ibrahim.
29 : décrochage du franc marocain et du dinar tunisien.

AMÉRIQUE

4 : complot de l'ex-président Rojas Pinilla en Colombie.
18 : lancement du premier satellite américain de télécommunications « Score ».
20 : mémorandum américain sur Berlin.
30 : les insurgés cubains s'emparent de Santa-Clara.

ASIE

16 : Mao Tsé-Toung abandonne la présidence de la République populaire de Chine.
23 : visite du maréchal Tito à Djakarta.
24 : loi sur la « sécurité nationale » en Corée du Sud.

EUROPE

3 : Otto Grotewohl réélu président de la République démocratique allemande.
4 : accord commercial soviéto-nippon.
7 : élections législatives à Berlin-Ouest.
7 : arrestations de dirigeants communistes en Grèce.
8 : limogeage du général Serov, chef de la Sécurité soviétique.
31 : premières négociations directes entre Athènes et Ankara sur la question de Chypre.

NOTRE PROCHAIN NUMÉRO



NOUVELLE EQUIPE : CHALLE-DELOUVRIER

Sommaire

● Non à la paix !
Semaine après semaine, le président du Conseil français recherche les contacts officieux avec les représentants du G.P.R.A. Réunis au Caire, ces derniers décident d'étudier les propositions du chef du gouvernement. Leur réponse n'est pas celle que le général de Gaulle attendait...

● Légionnaire dans le maquis
Un authentique « disciplinaire », le crâne à la Yul Brynner, le visage dur et fermé, débarque un jour à la compagnie de discipline de Djenien-bou-Rezg. Les portes du camp se referment. La tradition prétendait qu'on n'en sortait que les pieds devant... Et pourtant, c'était le début d'une mission de renseignements dans l'A.L.N....

● Retour à Alger
Paul Delouvrier avait longuement séjourné en Algérie. Au terme de sa mission, il remet au général de Gaulle un rapport qui satisfait pleinement ce dernier... C'est ainsi que Delouvrier se retrouve délégué général... en Algérie.

● La nouvelle équipe
A quelques jours de Noël, les Français d'Afrique du Nord assistent à un changement total des autorités civiles et militaires en Algérie. Delouvrier et Challe remplacent Salan. Ils vont tenter, en pleine communion, l'un de réussir la paix, l'autre de gagner définitivement la guerre.

● Des héros bien tranquilles
Les hommes du rail menèrent aussi, au cours des années de guerre en Algérie, un combat quotidien. Ils firent ce qu'ils devaient avec le seul souci d'accomplir leur devoir.

Imprimé en France - Imp. GEORGES LANG, 11, rue Curial, Paris. Dépôt légal 4e trim. 1972. — N° d'imp. C. 70. Librairie Jules Tallandier, Paris N° 2040.
Directeur responsable de la publication : Maurice DUMONCEL.
N° 271 - 18 décembre 1972.

L'ÉCHO D'ALGER

Le plus fort tirage de l'Afrique du Nord — Trois éditions quotidiennes —
Directeur général : Alain de SERIGNY
20 francs ; En métropole : 25 FRANCS
20, rue de la Liberté — Téléphone : 373-80 à 85
Jeudi 25 Décembre 1958





ENFANT, plus près que nous du Jésus de la Crèche !
Tu sembles partager son céleste pouvoir !
Un sourire ingénu fleurit ta lèvre fraîche.
Dis-nous ce que tu vois et que seul tu peux voir !

* * *

Le doute à nos espoirs avait fermé la porte.
A quoi bon espérer contre toute raison ?
Mais nos rêves perdus, Noël nous les rapporte.
Les vois-tu s'élever au bord de l'horizon ?

* * *

Les tourments ont cessé de nous prendre pour cible.
Nous ne redoutons plus les obscurs lendemains.
Quand la Foi nous soutient il n'est rien d'impossible :
Nous marchons éblouis dans de nouveaux chemins.

* * *

Enfant, nos cœurs meurtris ont pansé leur blessure.
Nous nous sentons repris par l'Espoir triomphant.
Ton regard tient en lui la flamme qui rassure :
L'Avenir nous sourit dans les yeux d'un enfant !

Alfred KLEPPING

Sur les pitons enneigés, dans les postes isolés, le bled et les villes

LA FÊTE DE LA NATIVITÉ EST CÉLÉBRÉE DANS LA JOIE ET DANS LA CONFIANCE

"Ensemble, nous construirons l'Algérie de demain, rénovée dynamique où, dans l'union **nous retrouverons la paix"**

(Message de M. Delouvrier)

Le général CHALLE

commandant en chef en Algérie

dans son ordre du jour n° 1 : "Nous ferons en sorte que nos morts ne soient pas morts pour rien"

De nombreux ***fidèles*** *ont assisté* ***à Alger*** *aux messes de minuit*

INFORMATION PAGE 6

UN BEAU NOËL pour 66 petits orphelins de l'armée de l'air



La Croix-Rouge française et la Fondation des œuvres sociales de l'air offrent à soixante-six enfants dont les pères, membres de l'armée de l'air, sont tombés en Algérie, de belles vacances de Noël. Ces soixante-six petits orphelins ont pris l'avion au Bourget à destination d'un centre de neige au Feldberg, en forêt Noire, où un chalet a été mis à leur disposition par l'armée de l'air.

Noël 1958

TOUTES les églises chrétiennes célèbrent aujourd'hui Noël jour anniversaire de la naissance de Jésus-Christ — Seyedna Aïssa haley'i Salat ou Salam...

Aussi, importe-t-il que tous les Français de quelque confession qu'ils soient célèbrent avec la même ferveur Noël. Chrétiens et Musulmans, c'est leur fête...

La naissance de Jésus-Christ est reconnue par l'Islam. Le Coran en fait mention dans la 19e Soura, Sourate « Meriem », versets 30, 31, 32, 33. Il est dit :

« Mais (L'enfant) dit : Je suis serviteur d'Allah. Il m'a donné l'écriture et m'a fait prophète.

« Il m'a béni où que je sois et m'a recommandé la prière et l'aumône tant que je resterai vivant.

« Ainsi que la bonté envers ma mère. Il ne m'a fait ni violent ni malheureux.

« Que le salut soit sur moi le jour où je naquis, le jour où je mourrai et le jour où je serai rappelé vivant ».

Aussi, unis par les liens religieux, Français de confessions chrétienne ou musulmane partageront leurs joies et leurs peines pour œuvrer ensemble à un avenir meilleur dans une grande France fraternelle qui retrouve le chemin de la foi et de Dieu. Xenophon disait « Les cités et les nations les plus attachées au culte divin ont toujours été les plus durables et les plus sages ».

CHELHA Mustapha
député suppléant

Près d'Aïn-Dem (région de Bou-Medfa) où un village de regroupement accueille 5.000 montagnards

La générale GUILLAUME est venue se recueillir à l'endroit où tomba son fils, le lieutenant JEAN-MARIE GUILLAUME

chef du fameux commando **Pierre**, officier de marine **obtint, à la mort de son frère la faveur de commander cette remarquable unité de choc**

LIRE EN PAGE 6 le reportage de notre envoyé spécial R.-G. SOULE



La générale Guillaume a été accueillie à Aïn-Dem par le général Gracieux, commandant la zone Ouest algérois. — Ci-dessus : Entourée d'officiers, elle contemple le poste d'Aïn-Dem, qui portera désormais le nom de « Lieutenant Jean-Marie Guillaume ».

LE FOYER TERRITORIAL DE OUARGLA A ÉTÉ INAUGURÉ



Ce foyer est tout à fait représentatif du style [illegible] caractéristique de Ouargla.

(INFORMATION PAGE 8)

Investi hier matin par Mohamed V

Le gouvernement de M. Moulay Ibrahim ministère intérimaire d'une durée limitée

(INFORMATION PAGE 3)

LE TRANSFORMATEUR GÉANT A ÉTÉ CONDUIT A L'ARBA



Débarqué avant-hier du « Barbara », le transformateur géant de 93 tonnes avait été conduit par voie ferrée à Maison-[illegible]. Hier matin, a eu lieu l'adaptation des roues de la remorque devant le transporter par route au poste d'interconnexion E.G.A. de l'Arba. Deux tracteurs, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière, reliés par radio, devaient [illegible]

HIER A L'HOPITAL MAILLOT

La CROIX-ROUGE A DISTRIBUÉ aux MALADES ET BLESSÉS 1.000 COLIS DE NOËL



Mme la générale Meynier était une des bonnes messagères de la Croix-Rouge française au chevet des blessés, à l'occasion de la Noël, à l'hôpital Maillot.

(INFORMATION PAGE 6)

Destinée à faciliter l'entrée dans le marché commun

LA « RÉÉVALUATION » DU FRANC S'ACCOMPAGNERAIT D'UNE DÉVALUATION

Ces mesures prendraient place dans un ensemble de décisions nationales et internationales

PARIS (de notre rédaction parlementaire). — Ce ne sont que des bruits, mais des bruits qui courent avec tant d'aisance et, de plus, font courir tant de monde qu'aucun informateur n'a le droit de se laisser distancer par eux.

Hausse de l'or à la Bourse de Paris, allusions discrètes, dans la presse, à de prochaines mesures d'ordre économique et financier, [illegible]

SUITE EN PAGE 3

EN DERNIERE PAGE :
UN CONTE DE NOËL
d'André MAUROIS
de l'Académie française
ET DES ILLUSTRATIONS DE
Charles BROUTY

Malgré les profonds bouleversements qui ont marqué la vie politique et militaire, en métropole comme en Algérie, les Français s'apprêtent à célébrer dans la joie, la confiance et l'espoir les fêtes traditionnelles de la Nativité. Pour quelques heures, dans les villes comme dans les djebels, tous, civils et militaires, vont essayer d'oublier la guerre et rêver de paix.